

Marco Banana

EXTRAITS DE *PAUVRE DE GAULLE !*, FAYARD/ PAUVERT, 2000



Marc-Edouard Nabe et Stéphane Zagdanski, novembre 1993

Le son, le sens

- Les Anglais n'en ont rien à foutre de De Gaulle! Tout le monde s'en fout!
C'est un combat d'arrière-garde!

Marco ne mâche pas ses mots, il les vocifère. C'est son avantage.

Marco Banana m'intéresse. Je le connais depuis dix ans, et si je n'étais pas vacciné contre l'illusion de l'amitié, je dirais qu'il est mon meilleur ami. Le plus fulgurant, le plus amusant, le plus jazzant d'une époque déplorable marquée par la conjuration étouffante de la lenteur, de la morosité, de la bêtise et de l'ennui.

Marco Banana concentre à haute dose, à sa manière, très originale, désopilante et touchante à la fois, ce qu'un Français peut avoir de pire et de meilleur.

Le meilleur, c'est sa méchanceté.

Marco est une machine qui carbure au fiel, une centrale d'hyperacidité concentrée. Sa colère quintessenciée fournit un carburant perpétuel à son intelligence très vive qui transmet sans défaillir toute la pression à sa rapidité hors-pair - Marco est une hirondelle de la répartie sardonique -, toujours inlassablement d'attaque et drôle, exhalant par rafales des bouffées de hargne dans toutes les directions, même lorsqu'il déprime. Marco Banana est la *furiosa francese* incarnée.

Il excelle dans les situations explosives. Dès que ça tourne à l'aigre, il est dans son élément. Son sens prodigieux de l'improvisation lui permet de s'extirper des pires circonstances avec une virtuosité de matador. Ce garçon torée carrément la poisse. À croire qu'il attire les mauvaises passes pour mieux s'en sortir. J'ai assisté à des scènes extravagantes qui paraissaient s'aimer autour de sa personne comme pour venir assister de plus près au spectacle houdinesque de son évasion d'un coffre-fort de tracas immergé sous des mètres

cubes d'ennuis. Comme si l'éclat sarcastique de Marco finissait par faire s'esclaffer le Fatum, comme si les flammes d'hilarité émanées de son cerveau parvenaient à chatouiller les événements eux-mêmes.

Hélas, cette énergie cyclonesque tourne d'autant plus vite qu'elle n'avance pas. Doté d'un sens inné du son, il n'a qu'un souci beaucoup moins poussé du sens. L'arborescence hébraïque, la grâce grecque, la logique interne des mots et de leurs associations dialectiques lui restent étrangères.

En cela, il souffre d'un mal aussi typiquement français que la syphilis était réputée l'être en Europe: la peur panique de la pensée.

L'intelligence admirable de Marco est incapable de *pénétration*. C'est une toupie qui chatouille, raye, égratigne, là où il faudrait s'enfoncer au vilebrequin.

S'il patine avec aisance à la superficie du langage, il ne s'aventure strictement jamais dans les hauts fonds. Les spectateurs sont sur les gradins: ce qui se passe sous les eaux, *là où l'on est seul*, cela les indiffère. Or ce qui indiffère les spectateurs n'intéresse pas Marco Banana, qui éprouve d'ailleurs dans la vie quotidienne une horreur épidermique d'être seul. L'intériorité n'est pas le truc de ce matamore surarmé.

Il n'a jamais compris, par exemple, ma conception du triomphe dans l'ombre (*victory in the dark*). «À quoi ça sert d'être bon si personne ne le sait!» me rétorque cet inlassable propagandiste de soi-même avec une nuance de mépris horripilé dans la voix.

C'est sûr que l'ombre et Marco, ça fait deux. Si une belle femme à qui il a donné rendez-vous dans un café ne sait pas au bout de vingt minutes de conversation qu'il est un génie, qu'il est boycotté partout, qu'il passe souvent à la télé, qu'il connaît tous les gens connus, qu'il a écrit plus de vingt livres en dix ans et qu'il va l'amener au Pôle Nord ou en Iran pour qu'elle soit comblée de le rendre heureux en le contemplant écrire un nouveau chef-d'œuvre ... c'est simple, c'est qu'elle lui a posé un lapin.

Sitôt que le projecteur s'écarte de lui, Marco s'exaspère. Pourtant, de tous les grands détraqués du narcissisme que j'ai pu croiser, Marco est le plus sympa. C'est un m'as-tu-vu virtuose. Il veut être admiré mais il tient à ce que le public s'amuse. Plus agréable en cela que tant de Bokassa domestiques, vaines vedettes pathétiques gorgées d'auto-contemplation, qu'insupporte la moindre trace de buée exhalée par autrui venant ternir le miroir de leur mégalomanie misérable. De tristes tyrans détraqués qui quémangent un auditoire comme d'autres nécessitent un rein artificiel.

Si Marco Banana est aussi un de ces dialysés de l'applaudissement, il se passionne avec une sorte d'égoïsme généreux à chaque individu original et extravagant qu'il rencontre. Le paon volubile se métamorphose alors en prédateur, le serpent Banana s'enroule autour de sa proie extasiée en vue de la dévorer, c'est-à-dire de la décrire pour l'intégrer dans son cabaret ambulante.

Marco est un des premiers à qui j'ai confié mon projet sur de Gaulle. Je voulais tester sa réaction. Il serait ma boussole inversée. S'il trouvait l'idée d'emblée mauvaise, c'est qu'elle était excellente. S'il prévoyait un bide (n'imaginant pas qu'on puisse écrire un livre sans aucun espoir de succès), c'est qu'il craignait un triomphe.

Je l'ai vite rassuré, il s'est aussitôt détendu.

- Ici, dis-je, le livre risque d'être ultra-boycotté. Je compte sur une publication parallèle en Angleterre. Les Anglais n'ont pas de préjugés sur de Gaulle. Rien ne devrait les empêcher d'en sourire.

- Parce que tu envisages de le faire traduire en anglais? ricana Marco.

- Bien sûr, et aussi en allemand, en italien, en espagnol, en grec, en portugais... Un Français ridiculise les Français, un écrivain audacieux pulvérise l'idole majeure, le catch du millénaire, Davidanski contre De Gaulliath! Mon *Cas Wagner*, quoi. Il y a de la matière pour s'esclaffer dans plusieurs langues, non? Et si l'Europe n'en veut pas, j'irai en Papouasie, au Groënland... Toi qui es

si fan du Pôle, tu me refiles des tuyaux givrés.

Marco éclata de rire. Je versais dans la mégalo délirante, le livre ne verrait jamais le jour, tout allait bien. Encore un de mes projets irréalisables mené tambour battant en dépit des règles de la plus élémentaire stratégie, et qui allait s'évanouir dans un gentil petit flop comme une bulle de savon.

D'abord spontanément décourageant, Marco pouvait se permettre maintenant de me donner des conseils. L'innocuité de mon projet était assurée.

- Je sais ce qu'il faut que tu fasses. Le récit de ton échec à faire un livre sur la rampouille lilloise.

- La quoi?

- Tu ne connais pas ça? On voit que tu n'as jamais fait l'armée. La «rampouille», celui qui rempile. Décris l'impossibilité d'écrire sur de Gaulle. Symboliquement, c'est parfait pour toi.

- Si j'ai le choix, franchement, je préfère ne pas échouer. On verra le livre se préparer et s'écrire...

- C'est original!

- Il y aura aussi des analyses, une déconstruction sarcastique de la biographie de De Gaulle, des choses sur les deux guerres, l'Algérie, Mais 68, Mitterrand... Cinquante ans d'histoire française reconsidérés par la littérature.

- Sur le fond, je suis d'accord avec toi, tu le sais. Je suis d'accord sur tout, sauf sur Churchill! Ce gros porc de Bifsteak qui a fait emprisonner Gandhi! D'ailleurs, je ne vais pas t'apprendre, à toi, que ton Churchill était super-antisémite, et qu'il avait des informations sur la solution finale... Ce qui n'était pas le cas de Gandhi, dont on n'a pas bien compris la lettre à Pétain, le félicitant de s'être rendu à l'ennemi. Se soumettre à son ennemi est le seul geste digne d'un soldat, lui disait Ghandi. Tu connais sa lettre aux Juifs pour les convaincre qu'ils auraient dû aller vers Hitler comme des moutons vers le boucher, et s'en seraient tirés avec « à peine » 6000 victimes?

- «Joli monsieur!» comme dirait un ami à moi.

Marco rigola, comme à chaque fois que je cite une phrase de lui. L'expression «être imbu de soi-même» lui convient d'avantage encore qu'à de Gaulle. C'est un exploit.

- Tu connais ma vieille équation, reprend Marco: De Gaulle + Pétain = Mitterrand.

- C'est un peu plus compliqué que cela.

- J'ai un dossier énorme sur cette crapule de planqué à Londres, je te le passerai, des textes fabuleux de Rebatet, de Cousteau, un numéro «Spécial de Gaulle» du *Crapouillot*...

- Non merci. Les adversaires politiques de De Gaulle ne m'intéressent pas. Les fascistes n'ont rien à dire. Les staliniens non plus. Une critique depuis l'intérieur d'un système est caduque. Non non, je vais utiliser mes propres missiles, «*words, words, words*», tic tac braoum! Baudelaire, Saint-Simon, Céline, et bien sûr le roi des Massaïs, l'homme au javelot qui vibre.

- Qui ça?

- Shakespeare.

- Quel rapport entre Shakespeare et de Gaulle!

- Shakespeare a fait un portrait hilarant de Jeanne d'Arc en hystérique au patriotisme mielleux et ensorceleur. Les mots sont de lui: «*fair persuasions*», «*sugar'd words*», «*enchant*», «*bewitch'd*». Ça ne te rappelle personne? Et Churchill a accusé de Gaulle de se prendre pour Jeanne d'Arc, voilà le rapport.

- Ça promet. Et tu penses que ça va intéresser qui que ce soit?

- Intéresser ne m'intéresse pas. Il faut que quelqu'un se charge du boulot, c'est tout. Ici l'Ombre, la Pensée ne parle pas aux Farceurs.

Le lecteur inuit ou papou aura deviné que le grave problème de Marco Banana est ce défaut que Stendhal attribuait déjà aux Français, et plus particulièrement aux Parisiens: la jalousie.

Marco souffre d'une envie délirante, ravageuse, exaltée, un inépuisable

salpêtre, une cruelle démangeaison à quoi il consacre une bonne partie de son temps et de ses pensées. «Envieux né de tous et de tout», comme écrit Saint-Simon de La Rochefoucauld, le fils du frondeur aux foudroyantes maximes.

Ce qui rend la jalousie de Marco pénible, c'est son aspect sentencieux. Il en jouit autant qu'il en souffre et s'en nourrit autant qu'elle le dévore, à coups d'indiscrétions, d'inquisitions, et surtout de sermons. Marco me fait aussi beaucoup penser à un autre personnage étonnant des phospharescents *Mémoires* de Saint-Simon, un favori débauché familial du duc d'Orléans: le marquis de Canillac. L'homme qui souffrait d'hémorragies de moralisme comme les femmes ont des pertes de sang, avait dit le duc de Brancas. Un homme auquel, explique l'infatigable Saint-Simon, «il fallait un encens, une soumission, une admiration perpétuelle à son babil doctrinal, politique, satirique, envieux et sentencieux, et à sa singulière morale».

Au fond, la jalousie revient essentiellement à l'envie d'échanger son corps pour celui d'un autre. Sa silhouette voûtée, dont Marco a fait un gag en adoptant le pseudonyme de «Banana», mais qu'il maudit quand même quotidiennement, explique beaucoup de choses.

Marco, qui déteste la psychanalyse - comme tout ce que son cerveau ne maîtrise pas -, éprouve une telle passion pour lui-même qu'il rêverait - c'est lui qui l'affirme - qu'on décortique son œuvre pour en tirer des conclusions inédites sur son inconscient. Rien n'est plus dérisoirement aisé. Il suffit de parcourir quelques pages de lui au hasard pour récapituler les faits: haine énamourée du vagin tantôt emphatiquement accusé de toutes les immondices, tantôt emphatiquement porté aux nues, associée à une fascination avancée pour l'anus, la merde, les viscères et ce qui relève généralement de la décomposition, du déchet, du carnage, le tout fusionné en une exaspération viscérale vis-à-vis de l'homosexualité.

- Mon fantasme, me dit-il un jour, c'est de chier un gros étron, de le congeler, puis de le sortir du congélateur et d'enculer une femme splendide

avec.

Le diagnostic est clair. Inutile de relire tout Freud, deux lignes de Proust suffisent.

«À quoi ça te sert de lire autant?», me lance-t-il régulièrement pour se moquer.

Eh bien, entre autres choses, à *lire dans les pensées*.

S'il est quelque chose dont Marco est incapable, c'est bien de lire dans les pensées. J'ai rarement vu quelqu'un d'aussi intelligent aussi mystifiable.

La cécité active de Marco, sa parfaite méconnaissance de lui-même et d'autrui, tient à son impossibilité physiologique de distinguer entre vérité et mensonge. Mon ironie, par exemple, l'excite prodigieusement. «Tu n'es pas fatigué de mentir? Tu vas finir par attraper une crampe du cerveau!» N'ayant aucune idée précise de ce qu'est le vrai, il confond l'ironie avec le mensonge. Inutile d'essayer de lui expliquer que l'ironie procède de la dissimulation charitable (sous-branche du triomphe dans l'ombre) en tant qu'elle évite de révéler qu'elle connaît la réponse à une question que l'autre ne se pose pas. L'ironie est la langue naturelle de la pensée qui se tait. Quand la pensée se dit: «je n'en pense pas moins», elle passe à l'ironie. Prodige de cécité mégalomane sur lui-même et les autres, Marco ne la supporte donc pas.

Hormis dans le domaine du swing, Marco est incapable de distinguer entre le substantiel et la pacotille. Dépourvu de ce sixième sens qu'est le radar du vrai, Banana est un survolté de la volte-face. À force de palinodies emphatiques, il finit par retomber sur ses pieds et obtient une indéniable cohérence, mais c'est la cohérence de ce qui ne progresse pas. Il se déplace dans la jungle de ses admirations en bondissant d'un cliché à l'autre. Il faut imaginer un soldat incomparable dans la technique du lancer de grenades, mais qui n'aurait pas les articulations assez fines pour les dégoupiller. Au fond, il est inoffensif. Il peut être d'une méchanceté hors-norme, d'une férocité virulente, d'une cruauté

radieuse, il n'est pas *dangereux*. Persuadé de semer le trouble, il ne fait que donner le change.

Sa passion démesurée pour la théâtralité lui interdit de pénétrer dans les coulisses du semblant. C'est la raison pour laquelle, à travers tous ses efforts calculés pour déplaire et détruire, il finit par séduire jusqu'à ses ennemis jurés.

Et ainsi le Mensonge l'aime.

Né dans la musique, éduqué par elle, imitateur étonnant, pourvu d'une rare connaissance intuitive du rythme et des voix, Marco Banana n'a aucune *oreille interne*. Il est dans la dilatation du brouhaha, qu'il manie d'ailleurs en chef d'orchestre. Mais l'essence du sens, il ne l'entend pas.

Sa connaissance si fine en musique, son don du moindre murmure, il n'a jamais su l'appliquer à ce qui est écrit. La reprise renouvelée des standards, les citations à l'intérieur d'un morceau, les variations autour des mêmes thèmes, *l'infusion parfaite de tous les génies qui vous ont précédé* et par conséquent la notion cruciale de hiérarchie, tout cela s'applique à la lettre aux Lettres. Or, en littérature, Marco n'a aucune notion de la hiérarchie. Il distingue très mal ce que Shakespeare appelle les *degrees*. Il a beaucoup lu autrefois, mais la moitié est sans intérêt et l'autre moitié, il ne l'a pas comprise.

Du coup Marco adore se passionner pour des poids plumes. Il a des goûts de bouquiniste et de bonne sœur. Il se passionne pour le XIX^{ème} siècle vociférateur moisi français et pour les convertis de seconde zone. Il leur a consacré des dizaines de pages sans avoir jamais rien énoncé de profond. Il hisse au pinacle les poids plumes pour s'en parer afin de paraître paon comparé à ces geais.

Quant aux poids lourds, quand il les admire, il n'a rien à en dire. Le style de Kafka lui fait penser à une ville bombardée. Proust à un homme qui creuse un terrier avec une cuillère en argent. Céline, qu'il adore pour de mauvaises raisons et sur qui il accumule avec obsession depuis son adolescence des monceaux

d'anecdotes creuses (l'anecdote étant la bouée de qui ne plonge pas), Céline lui fait penser aux vagues de la mer. On pourrait remplacer ces noms par d'autres, ses métaphores resteraient aussi mauvaises et vides.

Marco ne lit plus désormais. Il passe ses journées devant son poste de télé, il avale tout, il surveille tout. «Je suis une éponge, je me nourris de la médiocrité que je métamorphose en sublime.» Inutile de lui rétorquer que Thelonious Monk ne passait pas son temps à écouter de l'accordéon. Inutile de rétorquer quoi que ce soit à Marco Banana. Ses pires défauts font aussi partie de son charme.

Il ne se rend pas compte à quel point il ressemble à ses ennemis. Il exècre les intellectuels cultivés français, mais il est passionnément cinéphile, comme eux. Il se moque beaucoup de mon dédain de cet art mineur inventé par des Français. Allez expliquer à un cinéphile que ce n'est pas un hasard si les deux premiers films de l'histoire du cinéma consacrent la machine et le travail, le train et l'usine.

- Tu détestes le cinéma parce que les frères Lumière sont devenus pétainistes! C'est ridicule! Quel rapport avec Orson, avec Fassbinder, avec Mizoguchi!

- Je ne déteste pas le cinéma, je le méprise, ce n'est pas pareil. Je ne confonds pas une image avec un mot, ni la propagande avec la pensée. On n'a jamais vu de cinéphile aimer *vraiment* la littérature, comme on n'a jamais vu, au XX^{ème} siècle, de grand écrivain s'intéresser sérieusement au cinéma. Il y a bien une raison. Il se trouve que je la connais.

Marco ne lit plus, mais parfois il picore. Il feuillette, il parcourt, il confond paresse et vélocité, comme tout le monde. Il se contente de repérer les citations à faire avant de passer à la télé et à la radio, de quoi fabriquer sa poudre aux yeux. Prononcer avec un naturel roublard «Iasnaïa Poliana» le dispense de lire entièrement *Guerre et Paix*. Souvent, je l'aide. On prépare ses émissions ensemble, je le *coache*, comme il dit. Je lui ai donné l'idée de la fausse lettre

d'une rescapée du suicide grâce à son livre burlesque sur la mort. Ce type de blagues. Comme il aime évoquer des textes qu'il n'a pas lus, je peaufine ses approximations, je corrige les épreuves de son dilettantisme. C'est la danse de Salomé, pas «de Dalila». Le duc de La Rochefoucauld, pas «le marquis». Ce genre de choses.

Si j'insiste sur le cas de Banana, c'est parce qu'il est typiquement français. «Nation légère et dure», disait Voltaire que citait Céline. Nation légère: Sitôt Paris occupé, les Français ouvrirent grandes les portes des cabarets aux soldats Allemands avec une abjection qui n'eut d'égale que celle qui leur avait fait barrer l'entrée de leurs universités aux découvertes de Hegel, Nietzsche, Freud, Husserl, ou Heidegger, réfugiés derrière leur médiocre ligne Maginot philosophique, la ligne Bachelard: nation dure.

- À quoi ça te sert de lire Hegel? me demande Marco, agacé.

- C'est un génie, dis-je pour l'énerver. Ça me muscle le sens radar. Par exemple, c'est lui qui a développé la triple ondulation Thèse Antithèse Synthèse.

- C'est lui qui a inventé ça!

- Exactement.

- C'est des cons ces Allemands! J'ai eu 4 sur 20 au bac. Pendant les cours, je me mettais au fond de la classe et je lisais Suarès... Ils ne sont bons qu'en cinéma. Je n'échangerais pas un demi-plan de Fassbinder contre 10 000 lignes de ce lourdaud de Goethe!

Le cerveau survolté de Marco ne supporte pas d'être débordé. Dès qu'il a affaire à un écrivain qui lui est supérieur, il rétrograde au niveau du burlesque pour ne pas avoir à s'avouer dépassé. C'est une question anatomique. Comme tous les hommes de petite taille, ce qui le dépasse l'indispose. Du coup, tout ce qu'il touche, mythologie, théologie, métaphysique, il le métamorphose en spectacle de cabaret.

Avide de plaire, le style de Marco est irrémédiablement noyauté par le

burlesque. La spécialité de Marco, ce dans quoi il excelle, c'est les calembours. Mais comme il préfère faire rire que sourire, ses calembours n'atteignent jamais au mot d'esprit, lequel demande avant tout de savoir distinguer le vrai du faux. Le prince du *pun* ne sera jamais le roi du *wit*. Il use jusqu'à la nausée de mots-valises et de calembours précisément parce qu'il est incapable de jouer sur les cordes invisibles du langage. Il jongle avec les mots-valises sans posséder le code dialectique de leur ouverture. Il ne sait pas et ne veut pas savoir ce qu'il y a à l'intérieur des malles magiques que sont les mots. Il s'enorgueillit d'ailleurs de ne posséder aucun dictionnaire. Le jour où on trouvera un dictionnaire chez lui, c'est qu'il sera dedans.

Marco Banana, c'est le petit dieu Mômô, le dieu envieux de la Raillerie, du Blâme et du Sarcasme. Par pure jalousie, Mômô critiqua le premier homme inventé par Zeus, qui n'avait pas de trous dans la poitrine par où voir ses pensées. Mômô critiqua l'emplacement des cornes du premier bœuf créé par Poseïdon, qui ne pouvait voir où il frappait. Mômô critiqua les sandales d'Aphrodite, qui craquaient et la faisait repérer. Résultat, Mômô se fit virer de l'Olympe.

Parfois, Marco tente une sortie hors de sa tranchée burlesque, mais c'est pour trébucher aussitôt dans le sentimentalisme le plus mièvre. C'est Laërte qui pleure sur Ophélie sans parvenir à expurger la femme en lui.

Et de même qu'il ne peut parler d'amour sans friser l'hystérie, il ne parvient pas à évoquer Dieu sans sombrer dans le saint-sulpisme.

Que pourrait-il dire sur Dieu, lui qui n'a jamais réussi à lire la Bible. «C'est trop gros, ça me fatigue.» Le défaut majeur de Marco, défaut à nouveau très français, c'est son horreur de la Bible. Impossible pour lui d'ouvrir ce gros pavé consacré substantiellement au triomphe dans l'ombre. C'est une horreur presque physique, comme chez la majorité des Français. Marco, qui adore pourtant Claudel, n'a pas meilleure vue que lui - car si Kafka a vu Claudel, Claudel n'a pas plus vu Kafka que Proust ou le Talmud. Claudel n'a sauvé sa pensée,

malgré tant de scories, que parce qu'il a beaucoup nagé dans la Bible à la fin de sa vie. Or un écrivain né après Claudel se doit de *commencer* là où Claudel *finit*.

Marco ne supporte pas les surcharges de sens, c'est pour cela qu'il est mal à l'aise avec les génies littéraires. À une certaine altitude, il décroche et part en vrille, même si son swing spontané lui permet de faire passer sa vrille pour une pirouette. Il élève le sens commun au niveau de la pirouette sans avoir sous le capot de quoi atteindre au looping.

Saint-Simon, toujours sur Canillac: «Un lumineux, qui éblouissait à force de frapper singulièrement bien sur les ridicules, tenait chez lui la place du jugement, et un flux continu de paroles, qu'une passion conduisait toujours, et l'envie plus qu'aucune autre, noyait son raisonnement et le rendait presque toujours faux.»

- Mais à quoi ça te sert de lire autant?

À ça Marco, à ça.

Folklore au Flore

Bavards et hilares, Banana et moi nous pavanons à la terrasse du Café de Flore.

Lui sirote un pamplemousse pressé, moi un citron sans sucre. Nous attendons Merz Datcha parmi la foule de riches touristes japonais et américains, putes de luxe, journalistes, attachées de presse, demi-mondaines entre deux âges, un mannequin et son photographe, cinq femmes très belles, un jeune dandy débutant qui noircit frénétiquement plusieurs pages, un philosophe moustachu, trois pimbèches, deux acteurs intellos, un architecte corrompu, un couturier astrologue et son giton, et une dizaine d'écrivains snobs et mondains comme Marco et moi avons la réputation de l'être.

Marco est en pleine forme, c'est-à-dire déchaîné. Infatigable imprésario de sa propre carrière, il me passe en revue pour la millième fois la troupe de ses talents comme un mercenaire égaré dans une jungle hostile qui referait inlassablement le compte fébrile et anxieux de ses munitions en attendant l'ennemi. Entre l'invective pure et l'auto-promotion en boucle, Marco ne connaît pas de juste milieu. Ce besoin pathétique de s'entendre dire qu'il est grandiose, au point de prendre lui-même la relève lorsque personne n'est là pour le flatter, est légèrement fatigant à la longue. Mais pas moyen d'y couper. Il faut accepter Marco en bloc, infantile et affuté, doutant cruellement de lui et répandant son moi dilaté dans l'atmosphère jusqu'à la brasserie Lip, sur le trottoir d'en face, juste où fut enlevé Ben Barka.

Un lecteur de Marco le reconnaît en passant devant notre table. Il s'approche timidement pour le saluer. Marco l'accueille avec courtoisie, se met à lui répéter au mot près ce qu'il vient de me décrire de fond en comble: ses vingt livres, ses projets, ses émissions, ses éditeurs, ses épreuves, ses sorties, ses exploits... Le fan n'en revient pas, il trouve Marco beaucoup plus accessible et

amical qu'il n'imaginait. Il nous quitte ravi et sans me dire au revoir car Marco, dans son extase, a oublié de me présenter. Ce n'est pas grave, il ne s'en est même pas aperçu et a déjà repris son monologue à la virgule exacte où il en était.

Je finis quand même par parler un peu de moi, c'est-à-dire de mon *De Gaulle*. Marco est aussitôt partagé entre l'ennui de devoir interrompre l'analyse minutieuse et circulaire de son propre cas et le plaisir de me contredire pour tenter de me désarçonner.

Il essaye successivement de me persuader que:

1° je lis trop et ne vis pas assez;

2° je n'ai pas d'oreille et suis par conséquent dans l'impossibilité d'écrire des phrases musicales;

3° je ne comprends rien à la politique et ne pourrai jamais analyser avec pertinence la roublardise extrême, ultra-machiavélique et en un sens assez respectable de De Gaulle au long de sa carrière;

4° mon «racisme» anti-français va m'ostraciser, me conduire infailliblement à la remarque que je n'ai qu'à quitter un pays que j'apprécie aussi peu...

- Je te prépare à ce qu'on va te reprocher à la sortie de ton livre. C'est pour t'aider à trouver des arguments. Sur le fond je suis dans ton camp, tu le sais bien.

- Cela va sans dire, dis-je.

- Tu as tort de ne pas t'intéresser à mon dossier sur de Gaulle. Que tu sois obnubilé par le Grand Dégueulasse au point de ne penser à rien d'autre, d'accord. Mais tu ne me feras pas croire que tu sais tout sur lui.

- Je sais l'essentiel.

- Tu connais sa date de naissance?

- 1890, 22 novembre, le même jour que son père.

- Et bien entendu tu connais son signe...

- Non, et je m'en fous.

- D'accord. Ça ne t'intéresse donc pas de savoir qu'il est du même signe que son pire disciple...

- Mitterrand?

- Ainsi que de plusieurs autres crapules notoires: Coluche, Goebbels, Raymond Devos, Patrick Sébastien...

J'éclate de rire. Le plus intelligent de mes amis, persuadé de mon accablante faiblesse artistique, ose me reprocher de ne lire que des génies quand sa propre mémoire hors-pair est encombrée de longues listes de personnalités sans aucun intérêt ni point commun, classées selon leur signe astrologique!

Marco, qui croit toujours discerner mon ironie où elle n'est pas, ne la perçoit jamais où elle rougeoie. Il pense que je ris de ses trouvailles et, encouragé par ma bonne humeur, poursuit sur sa lancée son exposé imbécile.

- C'est un Scorpion, évidemment!

- Explique.

- Le Scorpion se caractérise par la faculté de rendre les foules idolâtres, de faire oublier les critiques qui lui sont adressées grâce à son pouvoir de morbidity. Datcha, par exemple, Scorpion type, possède un grand pouvoir de morbidity. Le Scorpion est un signe d'eau. Son dard - sa soi-disant drôlerie, son soi-disant sens politique - clapote dans un jus d'orgueil et végète dans une vase de magouilles. En fait, le Scorpion est une Vierge avec un dard. Ce fameux dard n'est évidemment qu'un glaive rouillé qui finit toujours par se retourner contre son porteur... Tiens, quand on parle de dard! Voilà le Gros!

Merz Datcha arrive en dandinant ses deux mètres de hauteur, gargantuesque pendule cherchant à se remonter le ressort pour raturer son heure de retard.

- Je suis navré, je suis navré, bonjour Stéphane, bonjour Marco, je suis désolé, je me suis endormi...

- Ça n'a aucune importance, dis-je. Assieds-toi. Alors, New-York?

- Bien sûr que ça a de l'importance! interrompt Marco. Ordure! Tu crois qu'on n'a que ça à faire! Attendre trois plombes que Monsieur Dada daigne finir son dodo! Tu n'as pas de chance, on allait partir. Tu vas te retrouver comme un gros con tout seul au Flore! Bonne sieste!

Marco fait mine de se lever et de partir. Merz rougit de joie en répétant:

- Oh oh oh, tu n'as pas changé, tu es incorrigible...

Je ne me lasse pas du spectacle de leur couple réglé comme un sketch de foire. La silhouette herculéenne de Datcha, titubant d'émotion sous l'impact d'insultes affectueuses comme les coups de langue d'un roquet, fait penser à un punching-ball humain herborisé par la loghorrée acérée comme un cure-dent de Banana.

Le numéro de duettistes de Merz et Marco est rodé depuis longtemps. Ils se sont connus il y a une quinzaine d'années à l'occasion d'un vernissage. Le propriétaire de la galerie *Fair is Foul*, voulant réconcilier les arts plastiques et la littérature, exposait entre autres chefs-d'œuvre un brouillon de Marco. Merz, connu et respecté de tous, revernissait chaque œuvre accrochée à grands coups de salivants éloges tandis que Marco les dévernissait l'une après l'autre en postillonnant ses commentaires acides.

Au milieu de la soirée, un éboueur passa devant le trottoir de la galerie, poussant sur ses roulettes une poubelle en plastique vert. Marco, un verre de champagne à la main, lança calmement à voix haute comme s'il annonçait la tombée de la pluie: «Tiens, une œuvre d'art.»

Il faillit se faire lyncher.

Merz était par hasard à côté de Marco quand s'embrasa l'ambiance jusque-là moribonde. Il le prit spontanément sous son aile de géant et le fit sortir sous les huées en feignant d'aller le tabasser dans une impasse voisine pour venger l'honneur bafoué de l'art contemporain. Il faut dire que Merz est le grand spécialiste vivant de la question. Ses livres d'«archéologie» consacrés à

Duchamp, Arp ou Schwitters sont adulés et commentés d'Angkor à Ankara et de Zante et à Zurich.

Hors de la galerie, Merz et Marco éclatèrent de rire et passèrent la nuit à ressasser leur double blague. Très ému, Merz considérait que l'intervention scandaleuse de Marco avait «la fraîcheur d'un happening venant subvertir une installation». «J'ai fait un happening! Je suis un artiste contemporain!» répétait Marco en riant aux larmes.

Ce coup d'éclat divisa le Milieu comme la Mer Rouge en deux équipes de fans adverses, convaincues que le colosse Merz et le frêle Banana se haïssaient aussi sauvagement qu'elles-mêmes. Et c'est depuis ce jour, à l'abri d'un vrai paravent d'animosité virtuelle, que le Laurel littéraire et le Hardy artistique se fréquentent et s'adorent.

- Alors, New York? dis-je

- Splendide! sussurre Merz. Enormément travaillé, énormément amusé, rencontré énormément de monde.

- Il faut que j'écrive mon livre sur New York, dit Marco qui a toujours quelque chose à se dire à propos de lui-même.

- Parle-moi de ton *De Gaulle*, dit Merz.

- Ça va, j'avance.

- Tu as découvert beaucoup de choses?

- Oui, la documentation est «énorme», comme tu dis. Le problème n'est pas là.

- Il est où? demande Marco qui croit flairer une impasse.

- Je ne cherche pas à déterrer un scoop, je veux «transformer la solution en énigme».

- Karl Krauss! s'exclame Marco. Un Taureau! comme toi. Tu connais sa date de naissance?

- Je sais, 28 avril. Je veux que mon livre soit, entre autres choses, un

portrait cubiste de De Gaulle.

- Comme les poèmes cubistes de Gertrude Stein! Excellente idée, déclare Datcha, toujours aussi encourageant que Banana est défaitiste.

- Oui, mais en évitant le côté «sampling» de Gertrude Stein. La rhétorique de De Gaulle fonctionne précisément selon les lois très limitées, incantatoires, hypnotiques, du disque rayé. Gertrude Stein et de Gaulle se rejoignent ainsi sur la tautologie.

- Oh oh oh! Comment oses-tu les comparer!

- Je te taquine. En tout cas j'en suis venu à la conclusion que le seul moyen de briser le sortilège de la sottise consistait à injecter du sens là où il n'y a que du son, et du temps là où il n'y a que le timbre d'une voix. Je dois sans cesse ruser avec la chronologie, zigzaguer en permanence entre des événements et des phrases que la France entière connaît par cœur. Rien ne permet mieux de mesurer l'ampleur de l'immutabilité de De Gaulle que de bousculer sa biographie, passer d'un bond de ses 16 à ses 75 ans. Je me saisis de l'alphabet qu'on a tous appris à réciter de A jusqu'à Z, et je me mets à jongler avec les 26 lettres, en pratiquant de perpétuelles permutations jusqu'à ce que s'opère une métamorphose: la litanie des lettres, qui avait perdu toute sa musique à force d'être ressassée, se déconstruit sous les yeux du lecteur pour se transformer en un autre alphabet, inconnu, mobile, instable, pétillant, polychrome. Comme tu peux l'imaginer, c'est assez compliqué à mettre en place. Il faut penser à tous les aspects du livre à tous les moments. Je veux délivrer le temps en faisant sursauter l'histoire.

- Tu parles! dit Merz très impressionné. Je te comprends d'autant plus que j'ai été moi-même pris par la rhétorique gaullienne dans mon enfance. On regardait ça avec mes parents à la télé. Ce phrasé singulier nous fascinait, comme tout le monde d'ailleurs. Je suis impatient de te lire. Une chose est sûre, ça ne risque pas d'être ennuyeux. Dis-moi, connais-tu cette affiche de mai 68 où Hitler ôte un masque qui représente le visage de De Gaulle?

- Bien sûr. C'est rigolo mais assez mal vu. De Gaulle n'est pas Hitler.

- Et sa lettre antisémite dont un mot est censuré, tu la connais?

- Oui, j'en parle.

- Tu en es où exactement?

- Au 17 juin 1940. De Gaulle est dans l'avion entre Bordeaux et Londres avec sa grosse valise idéologique bourrée à bloc. Je pourrais aussi bien tout arrêter ici et le laisser en plan au-dessus de la Manche. J'ai décoché suffisamment de missiles pour le pulvériser en plein vol.

Les quatre coups de semonce de la cinquième Symphonie de Beethoven retentissent à deux tables de nous. C'est un téléphone portable qui sonne.

- Sois prudent, déclare Merz d'une voix flûtée. Tu vas scandaliser beaucoup de monde. De Gaulle est in-tou-chable...

- Je sais, dis-je. C'est ce qui fait l'intérêt de la chose.

Marco ne nous écoute plus. Il griffonne calmement dans un petit carnet de cuir noir à tranche dorée une liste de calembours injurieux réservés à Merz dans son journal intime.

- Si ça t'intéresse, continue Merz, j'ai retrouvé un passage sur de Gaulle dans une conférence prononcée par le lettriste Gabriel Pomerand, le 22 décembre 1947, j'ai noté la phrase, attends...

Datcha sort de la poche de sa chemise un carnet clone de celui de Banana, en cuir noir à tranche dorée, achetée chez le même papetier.

- Ecoute ça: «Les Breton, les Aragon, le Malraux, ce loup devenu berger, les deux Gaulle, celui de Colombey, l'homme des deux églises, et celui du conseil municipal, et tous les autres veaux à deux têtes qui parlent et qui sauvent la France toute la journée. Je sais ce qu'ils ont dans la tête; mais je ne sais pas ce qu'ils ont dans le ventre.»

- Je te citerai, dis-je en recopiant le passage dans mon propre carnet de notes Clairefontaine.

- Tu devrais quand même jeter un oeil au livre de Pomerand, on le trouve

chez Tschann. Tu sais que je leur parle souvent de toi. Cet hiver, ils ont placé ton dernier roman en vitrine pendant plusieurs semaines.

Marco range calmement son carnet de cuir dans la poche de sa veste puis, saturé de jalousie, éclate en vociférations théâtrales.

- Il est abject! Il est ignoble! Tu as remarqué? Il ne te parle que de toi en croyant me faire chier! J'espère que tu n'as pas la naïveté de t'imaginer qu'il y a un seul mot de sincère dans ce qu'il te dit.

- Qu'est-ce que tu racontes! proteste Merz. Stéphane sait exactement ce que je pense de lui: il n'a qu'un seul défaut: sa résistance à l'art contemporain. Ce qui ne m'a pas empêché de vanter ses romans à tous mes amis new-yorkais.

- Merci Merz.

- Ça suffit! explose Marco. J'arrête tout! C'est fini. Je n'en peux plus de ce petit milieu merdique de congratulations parisianistes pourries! Je pars au Pôle-Nord!

- Bonne idée, dis-je. Allons te choisir une doudoune au Vieux Campeur. Tu préfères quelle couleur, rouge ou verte?

- C'est ça, rigolez! Le dadaïste mielleux et l'ironiste ricaneur! Vous rirez moins quand vous recevrez en pleine gueule mon chef-d'œuvre sur le Pôle-Nord. J'ai un dossier colossal, des heures de vidéo, des dizaines de livres, une montagne de photos. Je sais tout sur le crissement de la neige, la nourriture du chien de traîneau n'a aucun secret pour moi, la température optimale de l'igloo est ma grande spécialité, je suis imbattable sur les claquements de dents, je culmine sur la chasse au phoque... J'étouffe tellement je suis bon!

A notre gauche, trois pimbêches font la grimace. Nos éclats de voix et de rire les empêchent d'entendre ce que leur racontent leurs trois portables. L'une d'elles, très pincée, grommelle: «Vous pourriez parler moins fort.»

Merz Datcha se lève alors brusquement de sa chaise et, sans prévenir, en pleine terrasse du célébriissime café de Flore, pousse ce qu'il appelle son «cri-Coupole», qui s'apparente à l'éternuement d'un Tarzan balzacien:

« AAAAAAAAAAAAAA! »

Le trottoir entre le Flore et les Deux Magots se glace de stupéfaction. Le hurlement de Merz a retenti jusqu'à la Sorbonne. Lui s'est déjà rassis et sirote son cocktail de fruits rouges comme si de rien n'était. Les deux mètres de Merz coupent court à toute velléité de protestation parmi la clientèle huppée. Les serveurs, eux, sont habitués au tonitruant géant. Le Flore, les deux Magots, la Closerie des Lilas, et surtout la Coupole, retentissent régulièrement du barrissement de Merz, qui profite des secondes de plomb que son happening hululant provoque pour sussurer en souriant: «On ne s'entendait plus parler avec tout ce brouhaha...»

Cette fois, le silence pétrifié causé par le cri de Datcha est déchiré par les premières mesures de l'*Internationale*.

- C'est pour moi! dit Marco en se tournant vers une jeune touriste Italienne terrifiée.

Elle répond avec prudence à son téléphone sans quitter Marco de ses beaux yeux apeurés, ce qu'il prend spontanément pour un regard langoureux. Il parasite la conversation de la fille, lui parle pendant qu'elle téléphone, finit par la faire sourire, puis carrément rire. Elle donne au fur et à mesure des explications à sa copine qui entend de grands éclats de rire sans comprendre. Marco veut parler à la copine, l'Italienne lui passe son téléphone, Marco demande à la copine d'essayer de convaincre l'Italienne d'accepter qu'il lui offre un verre, l'Italienne rigole, Marco demande à la copine d'où vient son accent, la copine dit qu'elle est grecque, Marco roucoule qu'il est lui-même d'origine grecque, sort de son porte-feuille une photo de Dizzy Gillespie et déclare à l'Italienne: «C'est Pépé Banana, mon grand-père grec!»

Merz croit vendre la mèche en révélant qu'il s'agit de « Dizzy Gillespie ».

- Pas «Gillespie», comme «ineptie»: «Gillespie» comme «saint esprit», abruti! corrige Marco, téléphone à l'oreille, menant plusieurs conversations à la

fois en véritable homme d'affaires.

Entre-temps Merz fouille fébrilement dans le sac à main de l'Italienne. Elle tente d'une main de récupérer son téléphone et de l'autre de chasser de son sac cette énorme patte libidinale qui en ressort comme une mangouste d'un terrier avec un appareil photo électronique que je saisis aussitôt au vol pour mitrailler l'Italienne et Marco penché vers elle, posant sa joue sur l'épaule de la jeune femme ainsi prise dans un tendre étau entre son portable et Banana. A droite de notre table, un couple de touristes Japonais fascinés filme discrètement toute la scène avec une minuscule caméra vidéo. Je les aperçois, me tourne vers eux, me lève et leur récite sans prévenir un sonnet toast de Mallarmé destiné à chatoyer sur une télévision familiale au Japon...

Une voiture rouge en très mauvais état s'arrête devant le trottoir. Un homme mal rasé, aux cheveux très courts, penche par la fenêtre sa tête simiesque de demi-Néanderthal banlieusard et crie vers nous:

- Alors, les Marx Brothers! Vous n'avez pas honte de fréquenter ce haut-lieu entartré de la décadence bourgeoise!

- Viéra! clame Marco, pauvre rapper! Tu as oublié ta casquette et ton pitbull!

- Gare-toi et viens t'asseoir, Matos, dis-je.

- Vous êtes ouf? Je ne m'assieds pas avec des bourges, moi. Nique le Flore!

- Viens, je t'invite, dis-je.

- Dans ce cas, d'accord! Mais c'est seulement pour te faire plaisir.

Matos Viéra, autre spécimen burlesque du petit monde littéraire parisien, est un écrivain original, intelligent, cultivé, parfaitement fauché, que Marco et moi avons adopté comme mascotte. Il vient de publier son premier roman, une histoire d'amour autobiographique, un «remix» du Lys dans la vallée de Balzac, où Félix de Vandenesse porte des Nike et Mme de Mortsau fume des joints dans un ghetto sordide de la région parisienne. Viéra est aussi intimement

persuadé d'être le Joyce du vingt-et-unième siècle que Marco Banana d'être le fils putatif de Louis-Ferdinand Céline. La grande trouvaille de Matos Viéra, c'est son style saccadé, résultat bâtard de l'accouplement du verlan et de l'imparfait du subjonctif.

Avec une répulsion trop ostensible pour n'être pas teintée d'attrance, il arrive sur le trottoir du Flore dans son ineffable accoutrement de faux adolescent élimé. Sur son tee-shirt, autour d'un pictogramme signalant un produit explosif, il a fait imprimer un slogan:

L'ÉCOLE DU STYLO D'ARGENT DANGEREUX

Sous le slogan, cinq photos d'identité représentent les visages de cinq écrivains indépassables, et sous les photos, les noms: «Balzac», «Flaubert», «Proust», «Céline», «Viéra».

Sa tête de repris de justice reproduite à côté de celles des quatre génies est d'un effet désopilant qui déclenche infailliblement le fou rire de Marco et le mien.

- Assieds-toi, le génie, dis-je.

- Tu rigoles! Je ne m'assieds pas au Reflo, mon crew aurait honte de moi s'il me voyait ici!

- Ton quoi?

- Mon *crew*, mon équipe, mes potes quoi.

Refusant catégoriquement de s'asseoir à la terrasse du café de Flore, Matos Viéra choisit une solution bâtarde, comme son style; il s'accroupit par terre, à côté de notre table. J'aurais adoré faire se rencontrer Matos et Merz mais un phénomène chasse l'autre. Pendant que Matos garait sa voiture Merz nous disait au revoir et repartait dare-dare vers son studio de Montparnasse.

Une jeune femme splendide s'assied juste à côté de notre table. Elle jette un oeil effaré à l'intransigent Matos, accroupi et orgueilleux tel Louis XIV sur sa chaise percée, en train de commander un Coca au serveur.

- Ne faites pas attention à lui, dis-je à la fille. C'est un rebelle, mais il ne mord pas. Vous a-t-on déjà dit que vous étiez le sosie absolu de Jane Fonda?

Elle me décoche un regard noir.

- Très mauvais, très mauvais! Vulgarité, banalité: aucune chance! commente tout haut Marco.

- Moi aussi je suis un rebelle, dis-je en souriant à la beauté morose sans prêter attention aux moqueries de Matos et Marco. Ecoutez, je révolutionne le langage. Je fais mieux que le verlan, je pratique la permutation des voyelles! Vous êtes le siso obsula de Jena Fadon!

La fille se lève de table et s'en va vers l'intérieur du café avec dédain.

- Elle n'est pas splendide? dis-je à Matos.

- Sa mère! elle tabasse! C'est toi qui est nul.

Matos m'amuse. Il oscille sans cesse d'un pôle à l'autre de sa schyzophrénie sociale, entre le loubard rapper et le fanatique littéraire comme Marco et moi. Il essaye sans succès de nous convaincre des vertus révolutionnaires du rap que l'écriture, explique-t-il dans de grandes envolées lyriques, n'a pas le droit de négliger. Il se met à nous chanter du rap, là, accroupi comme un chimpanzé sur le trottoir du Flore.

- Ecoutez cette symphonie prosodique absolument joycienne! Enfin un peu de polyphonie! Mallarmé serait fier de NTM: «On fera c'qu'il faut pour kiffer quitte à sortir les griffes et l'greffoir pour greffer ça dans la tête de ceux qui s'mettent en face; maintenant t'es briefé, j'ai plus d'états d'âme comme des tas d'hommes ici...»

- C'est ça le fameux style post-célinien? dis-je pour l'énerver. C'est nullissime!

- Lis ce que j'ai écrit sur ces rappers de merde dans mon recueil d'interviews, continue Marco.

Matos ne se laisse pas démonter. Il réagit au quart de tour à nos provocations qu'il s'épuise à contrecarrer. Il gesticule en nous bombardant de

ses théories alambiquées et fragiles sur Céline, Mallarmé, Balzac, «Steprou» («Qui ça? - Proust en verlan, bouffon!»). Puis, lardé de sarcasmes comme un saint Sébastien exangue, il descend de sa croix et monte sur sa mégalomanie, galopant puérilement autour de sa grandeur en raillant nos livres ratés.

Marco Banana rit déjà beaucoup moins. Il faut dire que tous deux rivalisent dans le prosélytisme perpétuel de leur propre génie, prosélytisme qu'ils pratiquent avec une indéniable énergie cyclothymique. Leur autre point commun est la désastreuse influence du cinéma, le mouvement mensonger de photos mises bout à bout, le choc exhibitionniste de l'image instantanée qui convertit sans convaincre et montre sans démontrer.

La vantardise ricanante de Matos finit par sérieusement agacer Marco. Il va injurier cruellement son concurrent en fanfaronnade lorsque j'interviens, l'obligeant à ranger dans son carquois sa foudre verbale qui n'aurait aucun mal à réduire le pauvre Matos en cendres. Je mets mes lunettes de soleil et les regarde tous les deux d'un air grave.

- Vos génies éblouissent tout le trottoir, dis-je. J'ai mal aux yeux tellement vous brillez.

Marco, dont le sens de l'humour ne se laisse jamais complètement distancer par la colère, rigole. Je continue, lunettes au nez.

- Matos, à quel âge as-tu compris que tu étais un génie?

Matos se prend au jeu de l'interview et devient brusquement très sérieux, comme s'il nous lisait son dossier de presse.

- C'est grâce à ma mère, qui m'a élevé pour être numéro un, comme Jimmie Connors. Très vite, j'ai conçu une diabolique machination: expulser de mon paysage intime toutes les figures masculines potentielles.

- Quel rapport avec Jimmie Connors?

- Connors, comme les grands écrivains, a dressé autour de lui une forteresse féminine, un mur fiévreux de vestales protectrices. Sachant que le secret du temps littéraire est par définition féminin, enclos dans le corps de la

femme, et qu'il s'évanouit quand un homme approche, et comprenant que je ne gagnerais pas Wimbledon, je me suis rabattu sur la littérature. A la manière de Malraux, Vigny, Mauriac... J'ai organisé autour de moi la multiplication des figures féminines: hier ma mère, ma grand-mère, mon arrière-grand-mère, aujourd'hui ma sœur et mes petites amies successives, comme autant de fantômes protecteurs.

S'apercevant que Marco et moi n'accordons aucun sérieux à son semi-délire, il s'interrompt, à la fois frustré et contaminé par nos mines hilares.

- Regarde-les! Ils rigolent, les racailles! Ils se moquent de moi! Phanesté, tu es déplorable, quoi! Je suis sûr que tu n'as pas tenu compte de ma théorie génialissime sur de Gaulle dans ton livre!

- Redis-moi ça, j'ai oublié.

- C'est pourtant simple. Il y a une cause à effet entre l'annonce de la mort de De Gaulle en 1914, et son coup d'Etat de 1958. La stratégie gaullienne est basée sur une mystique de la résurrection. De Gaulle est ontologiquement lazarien.

- Intéressant, développe.

- Je ne développe pas, Gueza, je fais des propositions. C'est mon idéal théorique, l'esthétique de la Proposition chère à Godard la tenant lui-même de Foucault. Tu n'y connais rien! Tu as l'intention de traiter le problème du cinéma sous Vichy, au moins?

- Ce n'est pas au programme, mais je t'écoute.

- Il y a sous Vichy une très nette prolifération des adaptations littéraires au cinéma.

- Vraiment? dis-je en reprenant mon sérieux.

- Stendhal, Zola, Radiguet, Balzac surtout: 7 fois entre 1940 et 1944. Cela n'est évidemment pas innocent.

- Tu expliques ça comment?

- La France, via son industrie cinématographique, a cherché à expier sa

veulerie en se réfugiant dans des périodes historiques plus glorieuses. Le studio est la manifestation esthétique de l'Occupation. La grandiloquence gouailleuse propre à ces années-là sert à masquer le mensonge emphatique de la Collaboration. Tous les grands cinéastes ont pris position par rapport à cette langue-là. Ils ont fait voler en éclats le mensonge. Soit, comme Guitry ou Pagnol, en l'exaspérant, en l'hystérisant pour lui faire cracher sa facticité, dégorger sa fausseté, soit au contraire en le neutralisant par l'atonie, la voix blanche, la fameuse «diction blanche» de Bresson...

- Très intéressant.

- Il ironise, dit Marco. Tu n'es pas fatigué de mentir, me demande ce grand handicapé de la sincérité, incapable de dissocier la réalité de la théâtralité.

- Justement, je suis sérieux.

Le serveur revient encaisser nos consommations. Preste comme l'éclair, Marco dérobe l'addition et tend un billet à la beauté sans écouter mes protestations. Il paye même le verre de Datcha. Banana a pourtant, comme Datcha, Viéra et moi-même, de graves problèmes d'argent ces temps-ci. C'est comme ça. Il veut être le premier sur le podium de la générosité aussi. Il faut dire qu'il y réussit avec un naturel qui l'honore.

- Vous connaissez la position de De Gaulle sur le cinéma? dis-je.

- Il ne l'aimait pas, comme toi! lance Marco.

- Erreur, tu confonds de Gaulle avec Claudel.

- Ironise, ironise.

- Je n'ironise pas. Avant la guerre, de Gaulle mélange cinéma, théâtre et littérature qui véhiculent, selon ce que l'imbécile nomme un «préjugé d'espèce littéraire», une image erronée, *car trop emphatique*, du chef. Le cinéma n'est pas assez muet pour de Gaulle, il présente «les héros comme discourant et gesticulant en menant leur monde». Sa théorie caractérielle de la manipulation de la foule exige au contraire du chef un silence qui impressionne, un laconisme qui en impose. Dans *Le Fil de l'épée*, il explique que «Garde à vous!» est le

modèle parfait de la concision et de l'efficacité soldatesques.

Marco m'interrompt en se levant.

- Tout cela est passionnant. Vous ne m'en voudrez pas si je vais téléphoner.

- Continue, dit Matos, visiblement intéressé.

- Il énonce son idée en une phrase lapidaire qui raye d'avance tout ce qu'il fera à Londres: «Aucun de ceux qui accomplirent de grandes actions ne les ont dirigées dans le bavardage.» Une fois à Londres, découvrant la vertu magique de la propagande radiophonique, il change immédiatement d'avis. De Gaulle devient d'autant plus assoiffé de prestige qu'il prend moins de part à l'action! C'est la prestidigitation par le prestige. La France Libre a déjà son livre de propagande, une biographie de De Gaulle écrite par le fils de Barrès. Rapidement, ses services participent à l'élaboration d'un film américain de propagande. Et tu sais à qui Hollywood confie l'écriture du scénario?

- Non, dit Matos.

- Tu ne connais pas l'histoire du scénario de Faulkner sur de Gaulle?

- Non.

Je raconte l'épisode à Matos.

- ...Faulkner s'est donc heurté de plein fouet à cette facticité ronflante de l'époque que tu évoques. Heureusement le film ne s'est jamais fait, Hollywood échouant à galvauder son génie par la grandiloquence.

- Faulkner n'était pas un génie, dit Marco de retour de la cabine téléphonique. C'était un gros con.

- Bien d'accord, dit Matos.

- ...A son retour au pouvoir, en 1958, de Gaulle s'est définitivement métamorphosé en héros de cinéma, discourant de ville en village et gesticulant avec ses grotesques bras en V. Debord, dans son film *Critique de la séparation...*

- Debord était un gros con et un planqué, ponctue Marco.

- Bien d'accord, dit Matos.

- ...En 1961, Debord commente des images de De Gaulle avec Kroutchev et

Eisenhower: «La société se renvoie sa propre image historique, seulement comme l’histoire superficielle et statique de ses dirigeants. Ceux qui incarnent la fatalité extérieure de ce qui se fait. Le secteur de ses dirigeants est celui-là même du spectacle. Le cinéma leur va bien.»

Matos et Marco ne m’écotent plus. Ils sont repartis dans leur inlassable jeu d’ego, où chacun cherche à encercler l’autre en déplaçant les pions de sa prétention. Ils donnent l’impression d’essayer de soutenir une montagne avec des étais.

Quand ils ont fini ce tango de l’ego, chacun ayant tout tenté pour vampiriser l’énergie narcissique de l’autre, ils décident d’aller à la librairie la Hune feuilleter les nouveautés. C’est leur autre point commun. Non seulement ils passent la moitié de leur temps à astiquer leur génie, mais ils gâchent l’autre moitié à décortiquer la médiocrité des concurrents contemporains.

Je lance un dernier sarcasme qui tombe à plat.

- Qui a écrit «Vanité des vanités, tout est vanité»?

Personne ne me répond, ils sont déjà loin.

Une intuitive Tutsi

À Paris, l'endroit le plus sensuel, c'est La Paillote, rue Monsieur-Le-Prince.

La Paillote est un bar de jazz où, dorlotés de douceur par Duke Ellington, Marco Banana et moi sirotions des cocktails de jus de fruits, enfoncés dans de moelleux fauteuils rouges, explorant à tour de rôle les zones érogènes de ma nouvelle égérie, Lydie, la plus belle, la plus intelligente, la plus intuitive, la plus libre, la plus généreuse, la plus agréable des femmes jamais abordées dans la rue.

Nous flânions sur le trottoir devant la librairie la Hune. Matos était là aussi, avec son vélo jaune tout terrain. Matos et Marco s'épuisaient en un concours de connaissances ultra-cinéphiliques, j'arbitrais vaguement ces deux maniaques de l'anecdote inframince tout en épiant à travers la vitrine de la librairie une Noire splendide en train de poser des questions précises au vendeur.

«Tu as quelque chose avec les Noirs, me dit souvent Sandra. Si tu n'étais pas avec moi, tu serais probablement avec une *schwarze schickse*. Un raciste dirait que tu fais du racisme à l'envers.

- C'est sûr que je préfère les Noirs aux racistes, de loin.

- Tu les préfères même aux Blancs.

- Je me range à l'évidence. Un Noir dégage plus de lumière qu'un Blanc, c'est tout. Cette vérité ne paraît paradoxale que parce qu'elle a été enfouie par des siècles de calomnie intéressée. Nabokov fait une observation à laquelle j'ai toujours adhéré: «Nous les Blancs ne sommes pas blancs du tout, nous sommes mauves à notre naissance, puis rose thé, et plus tard de toute espèce de couleurs répugnantes.» De même un Eskimau dégage plus de chaleur et de rire que quiconque.

- Tu n'as jamais rencontré d'Eskimau!
- J'ai vu des documentaires.
- Ça ne suffit pas pour connaître un peuple.
- Non mais c'est assez pour capter ce qui doit l'être. Je suis attiré par l'énergie comme d'autres le sont par le vide.»

De la lumière, Lydie en diffusait à revendre. C'était par charité qu'elle s'était déguisée en bourgeoise de Saint-Germain-des-Prés. Afin de ne pas trop éblouir les passants, elle portait un élégant manteau noir, un pantalon noir, des chaussures noires, mais de cet abat-jour vestimentaire sa belle tête ovale, délimitée par un foulard jaune citron, jaillissait comme un fluorescent lys de jais. Sous la corolle de ses long cheveux raides, son front finement bombé, l'arc de ses sourcils graciles, ses yeux en amande, ses lèvres pulpeuses et humides comme un petit animal marin et la tourelle de son cou lisse illuminaient ce que son regard traversait à la façon du pinceau mobile d'un phare.

- Vous n'avez pas trouvé ce que vous cherchiez, Mademoiselle?
- Non, je voulais un livre sur les Francs-Maçons.
- Les Francs-Maçons, vraiment? Ça tombe bien.
- Pourquoi, vous êtes franc-maçon? dit-elle en écarquillant ses beaux yeux félins.
- Sait-on jamais, dis-je en souriant. De toute façon, si je l'étais, je n'aurais pas le droit de vous l'avouer, mais vous auriez celui d'essayer de le deviner. Vous avez dîné?

Marco eut l'excellente idée de nous emmener au Petit-Saint-Benoît, et elle accepta spontanément de suivre deux inconnus amusants et courtois avec une grâce qui relevait d'une sorte de mystique de la décontraction.

- Vous êtes mes pseudo-anges gardiens, dit Lydie que nous encadrions dans la rue. Vous avez remarqué le type louche qui nous suit à vélo?
- C'est un ami, dis-je. Il fait un peu pitbull à première vue, mais il n'est pas

dangereux. D'ailleurs il doit rentrer chez lui, n'est-ce pas Matos?

Je n'avais pas envie que Viéra gâche l'ambiance avec ses imbroglios alambiqués sur le rap, Mallarmé, Balzac et Nique Ta Mère. Autant je savais que l'élasticité de Banana pouvait s'adapter à toutes les ambiances, autant ce n'était pas le truc de Matos, bondir sans transition du cœur d'une broussaille de circonlocutions littéraires à un épais nuage de sensualité africaine.

Matos nous quitta sans rancune devant le restaurant. La porte-tambour avala la déesse rwandaise et ses deux anges dans une bouffée de chaleur beige, comme si de l'autre côté nous attendait le manoir de nos rêves.

Marco dut très vite convenir que mon sens radar ne m'avait pas trahi. Lydie était non seulement splendide (elle avait été mannequin), mais débordante d'intuition, de bonté, de curiosité, et de sourire. La discussion passa très vite des Francs-Maçons à Dieu, Jésus, l'amour, les textes mystiques, les Juifs, les hôpitaux psychiatriques, le mariage, les insomnies, les gens célèbres, le baptême, les névrosés, les bonnes sœurs, Vienne, la Bible, les mauvais romans, le Pôle Nord, les milliardaires, les Chinoises, les sectes, la circoncision, les catholiques, les Sud-Américaines, la charité que l'on doit ou ne doit pas aux imbéciles, le temps perdu, les brocolis et les épinards, les protestants, la jalousie, les cigarettes, le tee-shirt de Lydie sur lequel était inscrit en grosses lettres pailletées le mot FREE, le chapeau de Marco, mes lentilles de contact, celles de Lydie, le divorce, la culpabilité, la haine de soi, la peau du dos de Lydie, son corps fabuleux que Dieu a créé, dit-elle, pour faire l'amour, la différence entre orgasme vaginal et clitoridien et le contrepoint idéal des deux jouissances, lorsqu'une longue et lente ondulation vaginale est scandée par un apogée clitoridien...

Lydie se sentait bien avec nous et nous faisait passer une soirée délicieuse. Elle parlait beaucoup, nous l'écoutions patiemment, surtout moi, ravis de sa subtile compréhension des êtres, des choses et de leurs complexes rapports.

Lorsque Marco tentait de l'interrompre, elle se moquait gentiment de lui: «Ne me hache pas!» disait-elle. Lorsque je lui faisais un compliment attendri, elle se moquait gentiment de moi: «N'en fais pas trop.» «Flagorneur!», renchérisait Marco. Il essaya de l'amener sur le terrain de l'astrologie, elle ne tomba pas dans le panneau: «Dans ma famille tout le monde est Poisson, pourtant nous avons des personnalités complètement opposées.» Lorsque je prétendis que certaines femmes possédaient un vagin si sensible qu'elles pouvaient reconnaître la texture de la peau d'un pénis, Lydie et Marco éclatèrent de rire et se moquèrent de ma naïveté.

Lydie avait manifestement décidé de ne pas créer de rivalité entre ses deux pseudo-anges. Elle nous laissait lui réchauffer les mains chacun notre tour, maintenant l'équilibre sans effort, avec une élégance naturelle, caressant le front de Marco, embrassant ma main, faisant un compliment à l'un, disant une gentillesse à l'autre.

Lydie nous impressionna surtout par sa délicatesse inouïe, éteignant son téléphone portable pour ne pas perturber les dialogues, ne minaudant pas, ne baillant jamais, riant de bon cœur à tout, insistant pour partager l'addition.

En trois heures de discussion profonde et légère, vive et sereine, tendre et drôle, Lydie était en train de nous offrir la substance d'une vingtaine de soirées mémorables.

Derrière ce joli front bombé comme un astre en chocolat, se cachait un sens radar de dauphin. Lydie sentit très vite que la jalousie de Marco ne demandait qu'à être apaisée par des caresses et des compliments. Elle perça très vite l'ironie de ma feinte froideur («Le sexe ne m'intéresse pas, j'ai un livre à finir...»), et ne s'en échauffa que plus adorablement. «Toi», répétait-elle, «le jour où tu as fini ton livre, je vais te sauter et après tu me feras l'amour. Tu sais ce que disent les Noirs américains: *Once you go black, you never go back...*»

De même qu'elle portait des habits sombres pour ne pas tout envahir de lumière, Lydie dispensait en permanence sur elle-même comme sur autrui un

singulier mélange d'ironie et de charité. Marco trouva que Lydie et moi avions deux personnalités très proches. «Vraiment? dis-je en plaquant une joue contre l'ovale radieux de Lydie, tu trouves qu'on se ressemble? - Vous puez l'inceste!» répondit-il.

Nous en riions encore sur le trottoir du boulevard Saint-Germain.

La fin de la soirée à la Paillotte s'imposa comme un présage.

Dans l'obscurité rougeoyante du bar, Lydie s'est vite sentie à son aise comme une sirène dans le champagne. «S'il y avait moins de monde, je vous montrerais mes dessous», dit-elle, «ils sont très jolis.» Elle a décidé de s'asseoir à côté de Marco pour pouvoir me regarder. Résultat, Banana en a profité pour la peloter et elle, piquée au vif par ma froideur feinte, a fini par l'embrasser à pleine bouche. Enervé par tant de nonchalance, j'ai succombé aux appels érotiques de la sirène d'ébène et m'y suis mis à mon tour. Fi de la froideur, l'hilare ténébreux cède à la si décontractée Tutsi.

«Qu'est-ce qu'on écoute maintenant?» dis-je à Marco. Il ôte sa langue de la bouche de Lydie et répond: «Benny Golson» avant de replonger dans les muqueuses de la splendeur.

Marco est manifestement très excité par la situation. Il prévoit déjà d'exhiber Lydie à tous les cocktails et de nous partager ses baisers bien en évidence. «Tu imagines la tête du Milieu!»

- Tu sais quoi? tu es un homo au fond..., dit l'intuitive Tutsi à Marco qui rougit légèrement.

- Je ne supporte pas les homos! répond-il.

- Justement, rétorque-t-elle. D'ailleurs tu es fougueux quand tu embrasses.

- Et moi? dis-je.

- Toi, tu embrasses comme si tu faisais un cunilingus.

- Le cunilingus, c'est un truc de lèche-cul! lâche Marco, agacé, avant de se rejeter sur la fabuleuse bouche de Lydie pour lui démontrer qu'il n'est pas

seulement fougueux: il peut aussi être gourmand.

Ai-je d'autre choix que d'être fair-play? Pendant qu'ils s'embrassent, je travaille un peu. Je sors un livre de ma poche, *L'écriture de Charles de Gaulle*, de Dominique de Roux. J'allume un cigarillo, je prends des notes en pensée.

Ce petit livre paru en 1967 ressemble à un canular. Les bribes les plus anodines, les extraits les plus ineptes, les plus fades fragments de De Gaulle sont enrobés par de Roux dans de grandiloquents commentaires extatiques dévidés en spirales stériles autour des mêmes thèmes macabres et lancinants, le Silence, le Rien, le Vide, le Néant, la Mort, le Déclin...

«Mais qu'est-ce qu'une écriture sans l'ombre qu'elle porte en elle? Et qu'est-ce que l'ombre intérieure de cette écriture dans l'ombre de cette ombre sur le front de l'écriture à travers laquelle se fait l'histoire dont toute écriture n'est que l'ombre?»

Etc., etc.

Que dissimulent ces méandres creux qui ne mènent *apparemment* à rien?

De Roux écrit comme un enfant précoce et exsangue qui aurait lu Hegel sous hypnose et le vomirait machinalement à longs jets pompeux, comme si dans la frigidité confuse de sa ritournelle déclamatoire, il espérait à la fois noyauter et noyer quelque chose de précis. À quoi riment ces amalgames filandreux entre Artaud et de Gaulle? Quel rapport entre le «silence pétri de pensées qui existe entre les membres d'une phrase écrite» et le silence prestigieux du Caractère qui conduit à la soumission des hommes qu'il subjugué? Qui de Roux croit-il tromper en rapprochant le gaullisme et la révolution? Comment justifier la comparaison qu'il fait entre de Gaulle et Mao? J'ai personnellement peu de sympathie pour de Gaulle - on l'aura compris -, mais on ne saurait pas plus le comparer à Mao sur le plan politique qu'intellectuel. Ma légèreté sarcastique n'ira pas jusqu'à rapprocher de Gaulle d'un criminel tyran sanguinaire, et intellectuellement le vaniteux bluffeur français n'arrive pas davantage à la cheville de l'audacieux stratège chinois.

Si de Gaulle a un point commun avec Mao, ou avec Hitler sur lequel s'étend complaisamment De Roux en citant le portrait inepte que de Gaulle en fait, c'est une volonté de domination d'une opiniâtreté peu commune. De Roux est manifestement fasciné par la figure du Maître, comme tous les gaulliniens. Rien de nouveau au cœur du gouffre.

Pourtant, dès qu'on dissipe de la main ces fumigations phraseuses, dès qu'on prête l'oreille à ce vacarme mou, le livre de De Roux se réduit à une très nette obnubilation. Quelque chose en France est mort, quelque chose a été dévasté, quelque chose a été recouvert par les Ténèbres, quelque chose a été englouti par le Néant, un Traumatisme a eu lieu que de Gaulle, par la force dialectique de ses mots, a métamorphosé en Résurrection. De Gaulle a assumée l'Annihilation et l'a transformée en Renaissance. «Immaculée conception» de la Parole... «Mystère fertile du déclin...» «Liturgies de la grande nuit nécessaire»... «Mort qui dépouille et qui rend tout à son autre identité à venir»...

Voit-on où De Roux veut en venir? Toujours pas? Pourquoi est-ce toujours à moi de mettre les points sur les i de l'idéologie et les pieds dans le plat du charabia!

«La France, aujourd'hui, à la fin d'un cycle historique déjà révolu, serait-elle en passe de devenir, sous la main de fer gantée de velours du général de Gaulle, cet "autre Israël", cet Israël transcendantal de la fin dont parlent les doctrines du Martinisme?»

Esotérisme débile, charlatanisme occulte, un «Israël» qui vient prendre la place de l'autre passé sous silence derrière le rideau de fumée des sentences obscures...

Ça va mieux? C'est assez clair comme ça?

- Arrête de me caresser le cou! dit Lydie à Marco, c'est une zone trop érogène. Qu'est-ce que tu lis, Stéphane?

Je lui tends le De Roux. Elle déchiffre le titre sous un projecteur rouge et fait une admirable moue.

- De Gaulle? Celui qui a donné la gaule à la France! Pourquoi lis-tu ça?

- Parce que mon livre traite de son cas.

- C'est une manie en ce moment de parler de De Gaulle!

- Pour être précis, je ne vais pas me contenter de parler de lui, je vais le pulvériser.

Touchée par ma déclaration de guerre, Lydie se penche vers moi, me donne un long baiser langoureux et dit:

- De Gaulle est intouchable. Il vaut mieux encore attaquer Dieu.

- Pour lui, dit Marco narquois, c'est « Dieu Gaulle »! Tu en es où?

- Je vais bientôt arriver à son étrange indulgence envers les collaborateurs comparée à sa bizarre sévérité à l'égard des résistants.

- Parce que tu trouves qu'il a été indulgent avec les collaborateurs!

- Bien sûr, en intention en tout cas. C'est très net dans ses *Mémoires*...

- Mais on s'en fout de ses *Mémoires*, c'est les faits qui comptent, les faits!

- Les faits ne m'intéressent pas. D'abord parce qu'ils sont archi-connus, et ensuite parce qu'ils sont susceptibles de toutes les interprétations.

- Les textes aussi, je te signale.

- Les textes sont le moteur du Mythe, les faits n'en sont que le carburant. La réalité historique brute n'existe pas. L'idéologie dévore les événements au fur et à mesure de leur avènement, et un historien est toujours l'obligé de l'Oubli, le complice actif ou passif de l'amnésie. Je m'attaque aux textes parce que le mythe de De Gaulle est en substance un mensonge anti-littéraire. Il a pour lui les plus mauvais écrivains français, contre lui les plus grandioses. J'ai choisi mon camp.

- Ça va être beau! Attends-toi à te faire démolir par tous les spécialistes à la sortie de ton livre.

- Je n'ai pas l'intention de polémiquer avec des spécialistes que je méprise.

- Et tu vas faire comment quand ils vont t'attaquer! Tu vas sautiller à droite et à gauche sur le ring, comme Charlot dans *Les Lumières de la ville*, qui tourne

en cercle pour échapper aux uppercuts d'une grosse brute?

- Je n'ai pas l'intention de monter sur leur ring. Je vais placer ma dynamite dessous et faire voler le ring en éclats.

- Vous êtes si intelligents et si drôles tous les deux! dit Lydie d'une voix sensuelle et grave. Mais c'est Marco qui a raison, écoute-le. Suis ses conseils, parle des faits, sinon tu vas avoir tout le monde contre toi! Il faut que tu l'aides, Marco, ajoute Lydie sincèrement soucieuse de ma santé. Il est complètement inconscient!

- Ne t'inquiète pas, toi et moi serons là pour le soutenir, dit Marco. N'empêche que ça va être un carnage...

Bénis oui-oui

Merz Datcha me téléphone, il a besoin que je l'aide à régler un problème avec son ordinateur. J'en profite pour lui raconter mon entrevue avec Revêche et lui citer son étrange lettre. «Quel con!», dit-il, offensé comme si on venait de lui cracher au visage.

- En même temps ça ne m'étonne pas, continue Merz. Daniel a écrit des choses admirables mais il est fini, comme toute cette génération. Tu sais pourquoi de Gaulle est si aimé à gauche aujourd'hui?

- Non.

- Pour une raison toute simple. La gauche a toujours été dans l'opposition. Or, quand il est arrivé au pouvoir...

- En 1958?

- Non, en 1981: je parle de Mitterrand. Lorsqu'il a été élu, la gauche s'est réconciliée avec le pouvoir. Il leur a bien fallu se demander: qu'est-ce qu'on aurait fait, nous, à la place de De Gaulle? Ils en ont conclu qu'ils auraient fait exactement la même chose, ce qui prouve leur faiblesse.

- Pas bête.

- D'autant que Mitterrand était, comme de Gaulle, une image du père, ce que n'est pas Chirac, évidemment. Tout le monde sait que le problème, c'est qu'il n'y a plus de père. Le dernier père, tu sais qui c'est?

- Le Pape? dis-je.

- Mandela...

A peine ai-je raccroché que Banana m'appelle. Il a besoin d'une couverture pour voir sa nouvelle maîtresse. «Ne téléphone pas à la maison ce soir, nous sommes censés passer la soirée ensemble.»

Je lui raconte aussi mes déboires avec Revêche.

- Joli monsieur! ricane Marco. Si tu t'étais seulement un peu renseigné avant d'aller le voir, si tu m'avais demandé, ça t'aurait évité un aller-retour pour rien. Si tu as du temps à perdre avec des crapules, tant mieux pour toi. Il est pas encore sous presse, ton *De Gaulle*!

- Je pensais qu'un ancien de *Qué Tal* avait des chances d'être plus malin qu'un autre...

- C'est une larve, c'est tout! Première règle: tout ce qui est de la génération de Hubble et qui n'est pas Hubble est un raté. Tu ne l'as pas encore compris? Tu penses que son petit éclat télévisé en direct était spontané?

- Je n'y avais pas réfléchi...

- Grossière erreur! Il faut toujours réfléchir à tout, peser chaque détail, examiner tous les angles, être infailible. Comment je fais, moi?

- Toi tu as des années d'expérience et de bourdes derrière toi.

- Justement, autant que ça te serve. Deuxième règle: ne pas perdre du temps dans une direction qui est manifestement un cul-de-sac.

- Comment le savoir d'avance?

- C'était évident. Et tu lui as parlé de *Qué Tal*, bien sûr?

- Un peu, au début.

Marco éclate de rire à l'autre bout du fil. Ma maladresse sociale est pour lui comme un bon film de Chaplin qui se déroule à même sa réalité.

- A quoi ça sert de lire du Clausewitz à longueur de temps si c'est pour être aussi mauvais en action! Il était aussi empoté que toi, Clausewitz? Il se perdait en chemin quand il allait chercher du lait? Ça ne t'est pas venu à l'idée que tu allais lui déplaire en évoquant un passé avec lequel il a rompu et qu'il déteste plus que tout?

- Après coup, si.

- Trop tard! C'est avant coup qu'il faut jouer. Il y a trois choses à savoir, concernant Revêche. Pas douze, pas huit, pas quatre: trois. Un, il est de gauche donc il aime de Gaulle. Deux, il n'écrit plus, donc il en veut à tous ceux qui

écrivent. Et trois, c'est un gros con sans intérêt et donc tu n'aurais jamais dû y aller. Droit dans l'impasse. C'est bien d'un Taureau! Tu as d'autres nouvelles désastreuses comme celle-là à m'annoncer?

- Non, c'est la seule de la semaine. Je vais lire quelques pages de Clausewitz pour bien préparer ma prochaine catastrophe.

Marco et moi rions aux larmes. Je prends presque autant de plaisir que lui à mes mésaventures.

- Tu as vu les affiches partout? demande-t-il.

- Incroyable, hein?

- «Celui qui a dit NON!»! On peut dire que tu es verni.

- Avoue qu'il m'arrive quand même parfois d'avoir du flair. Tu avais reconnu la première version, celle où il a quinze ans?

- Bien entendu! Et toi?

- C'est quand même mon sujet. C'est l'agrandissement d'une photo prise vers 1905, à ne pas confondre avec une autre photo prise en 1904, dans la classe de son père.

- Parce que tu es capable de faire la différence!

- Bien sûr, dis-je. Sa cravate n'est pas la même.

Marco rigole.

- Il faut que tu te débrouilles pour aller à l'avant-première du spectacle, il y aura toutes les vedettes du show-biz, ça va faire un chapitre formidable de ton livre.

- J'ai essayé, impossible. J'ai déjà réussi à obtenir deux places pour une représentation normale, ce n'est pas si mal.

- Tu vas y aller avec Sandra?

- Elle sera au Brésil chez son père.

- Alors avec qui?

- J'ai mon idée...

Tours de table

Encore la Closerie! Encore un cocktail! Cette vie ridicule n'a donc pas de fin?

Tout le Milieu est réuni pour fêter la sortie du dernier livre de Hubble. Sweetie est déjà là quand j'arrive, Marco aussi avec sa nouvelle fiancée Daphné, à laquelle il reste collé comme un siamois. Il y a la presse, la télé, les jeunes écrivains qu'Hubble publie aujourd'hui, les moins jeunes qu'il a publiés autrefois. Deux anciens de *Qué Tal* discutent près du piano, Revêche lui-même passe en coup de vent, Durruti est assis à une table. Il y a même ce critique littéraire influent qui détestait encore ouvertement Hubble la semaine dernière. «Pierre n'est pas arrivé?» demande le précieux ridicule autour de lui en rejoignant le bar.

Hubble est coutumier de ces miracles mineurs. Il a invité son censeur à déjeuner, l'a charmé par sa culture, son sérieux, sa gaieté, lui a commandé un texte pour sa revue... le tour de passe-passe était joué et l'abruti retourné comme une crêpe. C'est le côté zen de Hubble: ces gens sont si insignifiants, après tout, pourquoi s'attacher à ce qu'ils pensent? Ils le détestent? C'est qu'ils souffrent beaucoup. Ils l'adorent? C'est qu'ils aimeraient qu'il soit à leur place afin d'être eux-mêmes adorés par lui. B.a.ba freudoïde. Leur haine et leur admiration sont aussi vaines que leurs discours. Il suffit juste de savoir supporter une bonne dose d'ennui.

Voilà Hubble, justement. Il franchit la porte-tambour de la Closerie comme s'il montait sur un ring, vélocité et décidé. Une caméra se braque sur lui, il n'y prête aucune attention, embrasse une femme à droite, un homme à gauche, des flashes crépitent. Il traverse au ralenti un banc d'admirateurs, serre des mains, embrasse des joues, arrive jusqu'au coin du bar où je suis, se commande une coupe de champagne, m'aperçoit en se retournant, m'embrasse sur les deux

joues, repart vers le piano.

Hubble est marrant. L'un des hommes les plus positivement charmants que je connaisse. J'ai reçu son dernier livre, son journal intime, il y a une semaine. Des «passages épatants un peu partout», comme il aime dire, d'autres plus bâclés, et certaines bourdes carrément incompréhensibles, notamment sur de Gaulle. Il m'y égratigne un peu aussi, parmi d'autres, ce qui ne m'a pas empêché de lui écrire un mot de félicitations comme je fais toujours. Il s'en fout parfaitement et il a raison, comme j'ai raison de lui écrire après chacun des livres qu'il m'envoie. Je suis mon cap: la littérature est sans calcul, elle passe au-dessus des écumes humaines, comme un nuage, en silence. N'empêche que le jour où on trouvera quelqu'un d'aussi *fair-play* que moi, c'est que j'aurai été cloné!

Les caméras se pressent vers la porte-tambour, les flashes se déchaînent, quelque chose est en train d'arriver: c'est le Premier Ministre et sa femme, la philosophe, qui viennent saluer Hubble. Hubble serre la main du Premier et embrasse la philosophe sur les deux joues. Ça aussi c'est son côté zen.

...

Hubble et le Premier sont en train de discuter avec l'éditeur du journal intime de Hubble près du grand aquarium. Ce n'est pas Calamar, chez qui Hubble publie l'essentiel de son œuvre depuis quinze ans, ainsi que sa revue et sa collection - et donc moi: c'est le nouveau repreneur des éditions du Sol, un homme d'affaires de gauche parfaitement inconnu qui sera vite remplacé par un autre, si les affaires sont mauvaises, et oublié avant d'avoir eu le temps de faire parler de lui. Telle est la consolation des auteurs rebuffés: les éditeurs s'envolent, les écrivains restent.

Tonio Calamar n'a pas cette sorte de soucis. Il descend d'une dynastie légendaire et règne sur un empire éditorial. Un de ses ancêtres était l'amant de la femme de Gutenberg. Un autre imprima clandestinement les pamphlets du

cardinal de Retz. Un autre visita Chateaubriand à Londres. Un autre donna des conseils typographiques à Balzac. Un autre prêta de l'argent à Baudelaire. Un autre alla au bordel avec Flaubert... Son propre grand-père a serré les mains de Proust, de Céline, de Hemingway, de Faulkner et de quelques autres parmi les plus glorieux génies du vingtième siècle.

On a vu pire comme auréole.

Il est justement là, Calamar, tout seul, près du bar, discret, tranquille, pensif comme Hamlet. J'irais bien lui parler, il n'y a pas de raison qu'on ne s'entende pas, entre princes solitaires («J'ai un ancêtre qui a discuté face-à-face avec un buisson ardent...»). Je me retiens en pensant aux sarcasmes de Marco concernant ce qu'il appelle ma «flagornerie rhédibitoire».

J'entends justement la voix de Marco derrière mon dos, lisse et coupante comme une guillotine: «Vous savez que mon propre journal intime comporte déjà trois tomes, deux mille six cent onze pages en tout, sans compter l'index qui fait cent pages et en fera cent cinquante dans le prochain tome... J'accorde beaucoup d'importance à mes index, je les travaille comme de longs poèmes...»

Il est en train de résumer sa vie et son œuvre à une journaliste très impressionnée qui prépare un papier sur la soirée d'Hubble. C'est sûr qu'il ne risque pas de passer pour un flagorneur: il ne parle que de lui!

C'est idiot de se laisser influencer par la mauvaise réputation que vous font les idiots, mais en même temps je suis si peu ambitieux, précisément, que rencontrer un être humain de plus ou de moins m'est complètement indifférent.

Je change immédiatement d'avis à l'approche d'une ravissante jeune femme brune qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Mélanie! Mêmes cheveux fins, mêmes pommettes pulpeuses, mêmes yeux semi-bridés. Elle porte même un drôle de chapeau, comme Mélanie quand je l'ai rencontrée, il y a dix ans. Quelle bonne surprise! Mon pessimisme observatoire s'évapore en un éclair. Bonjour! Comment allez-vous? Que désirez-vous boire? Comment vous appelez-vous?

Elle s'appelle Amélie, justement le prénom que j'ai donné à Mélanie dans un de mes romans! Elle a vingt-trois ans, est critique littéraire débutante à *Libération*, et assiste, me dit-elle, à son premier vrai cocktail parisien.

- Bienvenue au zoo, dis-je.

Elle sourit, un peu surprise. Elle n'a pas l'habitude qu'on prenne ce genre d'événements à la légère.

- Franchement, je ne me sens pas très à l'aise, dit-elle. C'est tellement artificiel, et si éloigné de la littérature.

J'éclate de rire.

- Pourquoi? Vous imaginiez rencontrer la littérature ailleurs que dans des livres?

- Non, dit-elle timidement en me fixant de ses beaux yeux noirs et brillant comme du papier carbone.

- Ne disons pas de mal des cocktails. On s'y amuse, et on observe. Ce sont les salons mondains d'aujourd'hui. Vous aimez Proust?

- Je l'adore! Proust et Céline sont mes deux écrivains préférés.

Coquine, me dis-je. Je vois qu'elle a pris ses renseignements.

- Vous aussi? Quelle coïncidence! Alors imaginez Proust ici, «sur le motif», comme disait Picasso en le regardant parler de loin à une soirée chez une duchesse. Il se régalerait, non?

- Vous croyez?

- J'en suis sûr, dis-je en prenant ce ton de familier de l'Olympe qui me vaut une partie de ma mauvaise réputation. Un écrivain n'a pas à avoir peur d'aller au zoo. Son corps traverse les barreaux des cages, il y entre et il en ressort à sa guise. Tous les gens que vous voyez ici ne peuvent pas en dire autant. Et le plus amusant, c'est qu'ils ne se savent même pas en cage. Les animaux n'ont pas cette naïveté.

- Et Hubble, me demande Amélie, selon vous, il traverse les barreaux?

- Sans aucun doute, dis-je de mon fameux ton arrogant.

Hubble s'esclaffe comme s'il nous avait entendu depuis l'autre bout de la Closerie. Le Premier Ministre vient de lui raconter quelque chose de drôle, apparemment.

...

Jospin a disparu, Amélie s'est éclipsée en me laissant son numéro de téléphone, et Hubble est maintenant avec Tonio Calamar. Ils s'approchent tous les deux de moi. Je sers la main de Tonio, doux et détendu, à son habitude.

- Zagdanski prépare un pamphlet sur de Gaulle, dit Hubble. Justement, Tonio, dis-nous un peu comment on percevait de Gaulle, dans ta famille? Ton père, ton grand-père, ils en pensaient quoi?

Calamar sourit.

- On se méfiait de lui. Un militaire au pouvoir, ça ne nous disait rien de bon.

- Je me souviens de ce que me confiait Bataille, raconte Hubble. En 1958, il n'avait pas signé, je crois, l'appel contre de Gaulle. Je le réentends me dire avec un ton ironique: «Pour un général catholique, il est amusant».

- Je suppose que vous avez vu la photo de De Gaulle à quinze ans, leur dis-je. Vous l'aviez reconnu?

Hubble sursaute comme si on lui lançait un défi, et répond à côté.

- Il était plutôt beau, non? Très rebelle irlandais! On dirait moi!

Calamar sourit sans répondre. Il a l'habitude des facéties de Hubble. Moi, je crains de comprendre ce que Hubble a en tête. Ce roublard a toujours l'air de rire, mais *il ne prononce aucun mot en l'air*. Après son «Je me sens responsable», son «On dirait moi!» est très clair. Ce paranoïaque de Hubble pense probablement que je m'attaque à lui à travers de Gaulle pour régler ce qu'il est convenu d'appeler un complexe d'Oedipe.

Une partie de ma mauvaise réputation tient en effet à ce qu'on me prête une forte influence de la part de Hubble. Que des clones insipides oscillant sous les

saumâtres mots d'ordre de la télévision, de la publicité et des magazines m'accusent d'être influencé par un autre, c'est déjà risible. Mais l'accusation se formule étrangement *toujours de la même manière*, dans la bouche de personnes qui ne se connaissent pourtant pas entre elles, selon une rumeur significative: je serais le « fils » de Hubble. C'est un fantasme répandu qu'on projette sur moi précisément parce que je suis l'un des rares à ne pas le partager. Le corps de Hubble suscite depuis longtemps dans le Milieu de violentes réactions, en particulier la volonté, *très gaullienne*, de l'*incorporer*. Beaucoup de gens mal dans leur peau rêveraient d'expulser Hubble de la sienne pour s'y mettre à sa place. Hemingway décrit magistralement ce délire de la permutation des corps dans *Le jardin d'Eden*. Tous ceux que leur corps encombre, tous ceux qui voudraient socialement et géométriquement prendre la place de Hubble, tous ceux qui rêveraient de le pénétrer ou de l'être par lui, tous ceux qui un jour ou l'autre ont désiré le phagocyter ou être paternés par lui... ont projeté sur moi leur fantasme.

Sous prétexte que j'ai défendu plusieurs fois publiquement et fermement Hubble, on m'a traité de «Hubble's Boy» (la connotation érotique est parlante). Sous prétexte que je suis l'une des personnalités les plus indépendantes, les plus solides, les plus enjouées de ce misérable Milieu morose, sous prétexte que je suis plutôt bien vu des femmes, sous prétexte que je ne suis pas particulièrement sot, sous prétexte que j'analyse froidement les travers, les ténèbres, les désastres et les contre-vérités de la société contemporaine, sous prétexte que j'ai beaucoup lu et exclusivement des génies (sentiment d'infériorité spontané des contemporains ignares), sous prétexte que j'écris des livres complexes, riches, et difficiles à comprendre pour tant de nullités journalistiques... sous tous ces prétextes on m'a fait le reproche étrange de me prendre pour le fils de Hubble.

J'en aurai entendu des calomnies sur mon compte. Leur plus petit dénominateur commun est toujours l'inversion. Celle-ci pourtant est de loin la plus annihilante. Si je suis «le fils» de Hubble, je n'ai pas de personnalité

propre, je ne suis pas juif, je n'ai pas de style, ma pensée ne m'appartient pas, mes milliers de phrases inscrites noir sur blanc ne signifient rien, n'existent pas...

En un mot, *je ne suis pas moi*.

Hubble, donc, s'imagine lui aussi que je me prends pour lui? que je le copie? que je veux sa place? C'est un peu gros, mais pourquoi pas? Pourquoi n'aurait-il pas succombé à cette propagande?

J'entends encore la voix geignarde de Francis Bêta, écrivain ravagé par l'alcool qui n'écrit plus rien (s'il a jamais écrit quoi que ce soit), me dire, lors d'un cocktail (on en apprend des choses aux cocktails), en me soufflant son haleine fétide en pleine face: «Quand ton livre sur Céline est sorti, beaucoup de gens ont cru que “Zagdanski” était un pseudonyme de Hubble...»

Tiens donc! comme par hasard! un livre flamboyant consacré à glorifier non seulement Céline mais aussi la Bible, le Talmud, et toute la pensée juive!

Je me souviens de la première fois que j'ai rencontré Hubble. Il venait de lire le manuscrit de mon *Céline*, justement, qui m'a valu cette si mauvaise réputation. La première phrase qu'il m'a adressée en pénétrant dans son petit bureau, après m'avoir cordialement félicité dans le hall de chez Calamar, ce fut: «Il n'y a que vous et moi dans ce pays qui pensions cela!» Tiens donc! S'il le pensait avant moi, si la radiographie talmudique de l'antisémitisme de Céline n'avait aucun secret pour lui, il n'avait qu'à l'écrire lui-même! Moi aussi je peux être paranoïaque si je veux!

- Vous restez dîner avec nous, Stéphane?

Je suis interrompu dans ma bouffée fébrile par Hubble. Quoi? Le cocktail est déjà fini? Incroyable! Le temps passe si vite dès que je me parle à moi-même...

Seuls quelques derniers attardés sont encore en train de discuter au bar avec Marco, aimanté à la belle Daphné comme s'il craignait qu'on la lui dérobe.

Au fond du restaurant, une poignée d'invités de Hubble sont déjà réunis autour d'une table ronde. Je reconnais Durruti, de loin, accompagné d'une jeune femme, et un autre couple inconnu. Calamar est debout près du piano, il parle avec Joseph Sauvignon, le critique littéraire. Marco et Daphné quittent enfin leurs chaises de bar pour s'approcher de Hubble et moi. Marco regarde Sauvignon de loin comme s'il désirait lui jeter un sort. Sauvignon et Banana sont ennemis intimes. Impensable de les réunir à la même table.

- Désolé, dit Hubble à Marco qui l'a entendu m'inviter, je ne dispose que d'un seul passeport. Il est pour Zagdanski.

Aïe! Un noir orage commence à crépiter à l'angle des boulevards Saint-Michel et Montparnasse, à la verticale de la Closerie des Lilas. Je vais devoir affronter la ténacité teigneuse de Banana pendant au moins six mois. Ses trois cents prochains coups de fil seront exclusivement consacrés à me reparler amèrement de ce dîner avec Hubble et Calamar dont il aura été évincé. «Tu as remarqué que tous ceux qui te soutiennent sont des ordures! Je suis vraiment la seule personne digne parmi toutes tes fréquentations!» Etc., etc. Ça fait longtemps que je n'écoute plus Marco quand il a ses vapeurs. Il ne parle que de lui en croyant s'adresser à moi. C'est un autre travers qu'il partage avec de Gaulle: l'auto-portrait perpétuel.

Banana exagère lorsque qu'il évoque *ceux* qui me soutiennent. La seule et unique personne qui me soutient dans tout Paris est justement le charmant Sauvignon. Il ne manque jamais de dire du bien de mes livres et ne parle jamais de ceux de Banana, ce qui n'est pas pour amenuiser la haine que Marco lui porte. Une vieille rancune subiste entre eux depuis le jour où un excellent ami journaliste de Banana s'est moqué dans plusieurs articles du «prépuce disparu» de Joseph Sauvignon, qui se trouve être juif.

Ces détails sont peut-être insignifiants à l'échelle de la planète, pourtant, ils ont leur importance. L'histoire littéraire de notre temps se révèle autant par de telles broutilles que celle de la dernière guerre mondiale dans un éclat de voix

entre de Gaulle et Churchill. Mes lecteurs papous et inuits ont le droit de savoir à quel haut niveau d'élégance se place le débat littéraire dans le Paris d'aujourd'hui.

Sauvignon intenta un procès en diffamation au journaliste, et Marco, venu soutenir son ami, se fit remarquer à l'audience par ses ricanements volubiles.

- Stéphane, me demanda un jour Sauvignon à un cocktail, comment pouvez-vous être l'ami de cette crapule de Banana?

- Il n'est pas méchant, Joseph. Faites comme moi: pardonnez les offenses. Sous ses allures féroces, Banana est très fragile, vous savez. Ses vociférations sont des demandes d'amour. Tenez, il est là-bas, vous voulez que je vous réconcilie? Vous avez des tas d'ennemis en commun!

- Surtout pas! Si vous l'amenez ici, je lui casse la gueule!

- Allons, Joseph, vous n'allez pas faire ça! Il est tout malingre, regardez-le.

- Vous couchez avec lui, ou quoi? m'avait répondu Sauvignon en riant, revigoré par mon humour juif.

Autour de nous, plusieurs personnes effarées nous écoutaient en tremblant. Comment osais-je prendre à la légère le contentieux entre le virulent Banana et l'inflexible Sauvignon! Sauvignon, lui, n'était pas indifférent à mon insolente gaieté. Il déteste Banana, mais je pense qu'il apprécie mon refus de m'abaisser à éreinter Marco, ce qu'aurait fait n'importe qui d'autre dans ma situation - y compris Marco lui-même! -, dans la crainte de perdre la bienveillance du critique littéraire le plus renommé de Paris.

Soudain, comme si, à force de fixer Sauvignon de son regard de ténèbres, Marco l'avait réellement ensorcelé, un geyser de voix jaillit près du piano. «Non, Tonio!», dit Sauvignon à Calamar qui l'écoute calmement, «je refuse de parler à cette femme et de dîner en sa compagnie!»

Hubble continue de bavarder gentiment avec Marco et Daphné pour ne pas donner l'air de les laisser tomber abruptement. Le pianiste se met à jouer de la

musique brésilienne. La voix de Sauvignon en colère me parvient à travers les effluves de *Desafinado*.

Quelqu'un semble écrire toute cette scène à ma seule intention au fur et à mesure qu'elle se déroule dans la réalité.

Déjà, tout à l'heure, en venant à la Closerie, le même surprenant scénariste invisible a placé une coupure de journal déchiré à mes pieds, dans le métro.

Ma copine Miss Moïra m'a tapoté sur l'épaule, j'ai levé les yeux de mon exemplaire bilingue de John Donne, mon regard est passé sans transition de ce poème radieux où un amant tance le soleil levant de vouloir concurrencer la lumineuse beauté de sa bien-aimée, à ce quart de page froissée qui traînait par terre, sur lequel était imprimé en grandes lettres le mot «CHURCHILL».

L'article rescapé de ce journal au nom inconnu et symbolique, *La Voix*, rapportait que des archives britanniques ultra-secrètes ont été rendues publiques aujourd'hui même, jour du cocktail en l'honneur de Hubble.

Le journaliste citait un extrait de deux lettres entre Churchill et son vice-premier ministre Clement Atlee, datées du 21 mai 1943, concernant de Gaulle dont Churchill songeait sérieusement à se débarrasser.

«Le mouvement de “non-capitulation” en France», écrivit Churchill à Atlee, «autour duquel la légende de De Gaulle a été bâtie, et, d'autre part, cet homme prétentieux et malveillant, n'ont pas d'identité commune... De Gaulle ne pense qu'à sa carrière qui dépend de sa vaine tentative de devenir l'arbitre de la conduite de chaque Français après la défaite... Il hait l'Angleterre et a laissé une empreinte d'anglophobie partout où il est passé... Il est systématiquement hostile à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis et, tout en paraissant avoir des sympathies communistes, il a des tendances fascistes...

Certains de ses discours, continuait Churchill ailleurs, «se lisent comme des pages de *Mein Kampf*».

Churchill joignait une lettre de Roosevelt, datée du 8 mai 1943, où le président américain lui confiait: «De Gaulle est peut-être un type honnête mais il a un complexe messianique.»

Le journaliste en concluait que «le Vieux Lion» avait «un peu trop écouté

la propagande antigauilliste alors concoctée à Washington».

Ah bon? N'est-ce pas plutôt ce journaliste de base qui a un peu trop écouté la propagande gaullinienne concoctée à Colombey?

«J'ai des principes, Tonio», dit Sauvignon dont la voix énergique me parvient à travers les effluves de *The Girl from Ipanema* (on se calme, Miss Moïra: message reçu), «hors de question que je m'assieds à la même table que Nadine Volga!»

Qui est cette Volga? La femme aux cheveux bouclés grisonnants placée à côté de Durruti?

«Je suis navré, je ne transige pas!»

Tonio Calamar ne répond rien. Il écoute poliment Sauvignon sans vraiment essayer de le convaincre. Quand on a un arrière-arrière qui a baisé la femme de Gutenberg, on plane aisément au-dessus des déflagrations minuscules. Sacrés Français! Pendant que les Allemands inventaient l'imprimerie, ils en profitaient pour courtiser leurs femmes. Etonnez-vous après ça que Hitler et sa horde de Huns, bave de la revanche aux lèvres, aient eu à cœur de déferler sur Paris la Belle.

Alors, comme si Banana avait réellement le pouvoir de le faire léviter à travers la Closerie, Sauvignon serre la main de Calamar et disparaît par la porte-tambour.

«Eh bien», dit Hubble très décontracté à Marco et Daphné, «il ne vous reste qu'à vous joindre à nous.»

Dieu sait si j'ai déjà vu des retournements de situation de dernière seconde en faveur de Marco, mais là, ça dépasse tout. Il n'a même pas eu à lever le petit doigt. Juste un regard noir comme la nuit du début à la fin. Tant mieux pour moi: je viens de gagner six mois de répit téléphonique. Marco, lui, jubile. Son pire ennemi lui laisse sans le savoir le champ libre, il va pouvoir passer la soirée à charmer le plus grand éditeur parisien et le meilleur écrivain français.

«Le meilleur écrivain français? Je dîne tous les jours en tête à tête avec lui», rétorquerait probablement Marco, «puisque c'est moi!»

- Vous venez, M. Zagdanski?

C'est Calamar lui-même qui vient aimablement me chercher.

- Avec plaisir, dis-je en m'ébrouant de mes rêveries.

Le pianiste se met à jouer *Meditação*.

Il est temps d'aller dîner.

Calamar s'assied. Hubble se met à sa gauche et commande aussitôt une bouteille de grand Bordeaux au serveur. Je m'assieds à la gauche de Hubble, Daphné se place à ma gauche, Marco à gauche de Daphné et à droite de la fameuse Nadine Volga à qui il doit indirectement son «passeport». Le mari de Volga est assis à gauche de Volga et à droite de Durruti, qui me serre chaleureusement la main à travers la table, ayant à sa gauche une autre jeune femme qui l'accompagne et se trouve donc placée, elle, à droite de Calamar.

Hubble présente tout le monde à tout le monde. Marco et Volga discutent d'André Suarès, un mauvais écrivain marseillais que Marco, né à Marseille, adore. Hubble m'explique à l'oreille que Nadine Volga est la directrice de ce célèbre magazine de luxe ultra-élitiste, *L'Orgueilleux*, qui publie une fois par an les écrivains les plus en vue de la planète. La discussion s'enlise un peu au goût de Hubble. Il préférerait qu'on parle de lui. C'est sa soirée après tout.

- Tout ça est un peu en noir et blanc, non? lance-t-il à Banana. Si on passait à la couleur.

Marco et Volga qui n'ont manifestement aucune envie que la discussion tourne autour de Hubble continuent de parler de Suarès.

- Tiens! dit Hubble en me donnant de grands coups de genoux sous la table, et si on parlait de De Gaulle! Allez, un tour de table, qu'est-ce que vous pensez de De Gaulle?

- De Gaulle! dit Durruti, j'aurais pu tout lui pardonner, sauf une phrase. Tu

sais laquelle? dit-il en me regardant.

- Comment savoir? dis-je, il a dit tellement de conneries.

- «Il faisait bien sombre, hier», récite Hubble en imitant la voix de De Gaulle , «ce soir, il y a de la lumière.»

- Il a dit cette phrase absolument infâme, continue Durruti très sérieux: «Mon seul adversaire, celui de la France, n'a jamais cessé d'être l'argent.» C'est ignoble, poursuit Durruti en prenant Calamar à témoin, immonde d'oser dire ça quand on a gouverné pendant des années avec toutes les grandes banques derrière soi!

- Et le Naïade, Tonio, demande Volga à Calamar, c'est pour quand?

- Justement, dit Calamar pince-sans-rire, le contrat avec la famille de Gaulle doit être signé officiellement demain, à onze heures du matin. Autrement dit, ajoute-t-il avec un sourire ironique, il n'est pas trop tard pour me faire changer d'avis. Qui sait si je ne vais pas tout annuler, après tout?

- Non, Tonio, n'annule pas! s'écrie Volga qui croit sincèrement que Calamar attend l'avis de qui que ce soit pour prendre une décision.

- Bien sûr que de Gaulle doit entrer dans la Naïade! dis-je en pensant à mon livre. Que sa prose soit enfin sous tous les yeux! Qu'on le juge sur pièce! Texte sur table!

- Il est abject! dit Marco en me montrant du menton à Daphné, il ne dit jamais ce qu'il pense.

- Mais je le pense, dis-je en rigolant. Je suis pour que tout le monde lise enfin une bonne fois ces fameux *Mémoires*. Sinon on polémique dans le vide. Je dois être le seul à cette table à les connaître.

- Il est vraiment abject, continue Marco, qui apprécie de moins en moins que la conversation tourne autour de mon sujet.

- Moi je les ai lus, dit Durruti. C'est stupide et bourré de mensonges!

- Je trouve aussi, dis-je. Mais peut-être avons-nous tort tous les deux, Esteban, et peut-être toute la France a-t-elle raison?

- Non non, il faut que tu continues ton projet, il est très bon! m'encourage gentiment Durruti qui croit probablement que je doute de moi.

- Tonio, qu'est-ce qui vous a décidé à publier de Gaulle? dis-je.

- Génie de l'action, génie du verbe! répond promptement Calamar.

- Et qui sera chargé des notes? dis-je.

- Cohn-Bendit! lance Marco.

- Notovski, répond Hubble en écho et en riant.

- Et Pierre, lance Nadine Volga, quand est-ce qu'il passe en Naïade?

Calamar ne répond rien, Hubble non plus. Il en profite pour lancer un nouveau sujet de discussion.

- Allez, un autre tour de table! la France, c'est quoi pour vous? Commencez, Marco.

- La France, pour moi, dit Marco, c'est ma grand-mère, une gréco-turco-italo-corse qui débarqua directement d'Istanbul à Marseille sans parler un mot de français.

- Vous êtes enfant d'immigré? Je ne savais pas, dit Nadine Volga.

- Bien entendu, lui répond Marco avec un grand sourire. Je parle d'ailleurs beaucoup de ma grand-mère dans mon journal intime...

- J'ai entendu parler de votre journal intime, dit Volga, mais je ne l'ai jamais lu.

- Oh, fait Marco, vous avez sûrement mieux à faire que de perdre votre temps à vous plonger dans mes 2611 pages. Sans parler de l'index qui est un monde en soi.

Sacré Marco. Il vient peut-être de Marseille mais il ne perd pas le nord.

« Mon ambition », m'expliqua-t-il un jour, c'est de devenir une marque de fabrique, tu comprends? Qu'on dise "Marco Banana" comme on dit "Coca-Cola". C'est pour cela que je ne m'adresse plus aux sous-fifres, j'ai déjà trop perdu de temps. Maintenant, je ne discute et ne sympathise qu'avec ceux qui ont

le pouvoir. Ce sont nos esclaves. Ils sont là pour nous servir, pour parler de nous, nous inviter à leurs émissions et nous publier dans leurs magazines de merde. Lorsque je téléphone à Richard Alma-Mater pour qu'il m'invite au journal de vingt heures, il me dit oui ou il me dit non, mais au moins je n'ai pas à subir la censure d'un assistant ou d'un secrétaire. Même chose quand je téléphone à Bastien Poivré pour être invité à son émission. Je ne suis pas le seul. Tu crois que Hubble ne passe pas ses journées à donner des coups de fil? Tout le monde fait ça!

- Pas moi, dis-je. Mon orgueil de type nabokovien avancé m'en préserve. Et puis quel intérêt? Qu'est-ce que tu imagines qu'il y a à l'autre bout du tunnel médiatique? Qu'est-ce que tu auras de plus lorsque tu passeras sur toutes les télévisions, lorsqu'on te demandera ton avis sur tous les sujets et que tous les journaux parleront de toi? Tu crois que tu seras plus heureux?

- On s'en fout d'être heureux! dit Marco avec sa désopilante franchise. Je veux mettre mes ennemis à genoux devant moi!

- Qu'est-ce que ça t'apportera?

- Rien. Je veux juste leur pisser dessus et qu'ils boivent ma pisse en me remerciant. Ça ne rend peut-être pas heureux mais au moins ça soulage. »

- Alors, dit Calamar en riant, nous allons tous nous retrouver dans le journal intime de Marco Banana après cette soirée?

- La France, pour moi, interrompt Nadine Volga, c'est le pays des droits de l'homme. C'est le pays qui a accueilli mes grands-parents avant-guerre.

- La France, fait solennellement Hubble lorsque vient son tour, c'est moi!

- Ah le Chinois! lance Marco en riant sur le même ton que s'il disait: «Ah le salaud!»

- La France pour moi, dis-je, c'est Paris. Le reste du pays ne m'intéresse pas. Et Paris, comme dit Balzac, est la ville à la fois la plus philosophique et la plus amusante du monde. La meilleure preuve est la soirée que nous sommes en

train de passer. Il n'y a qu'à Paris qu'elle pouvait avoir lieu.

- Il est abject de flagornerie, ponctue Marco.

- Tu as raison, dit la belle Daphné en me lançant un regard humide, il est vraiment répugnant.

Hubble saisit alors la main droite de Daphné et se met à l'embrasser en remontant le long de son avant-bras dénudé. Marco, électrisé par la cinquième bouteille de Bordeaux qui circule déjà autour de la table, se saisit de la main gauche de Daphné et remonte en l'embrassant et en lançant des oeilades attendries à Hubble. Il se met alors à hurler, avec une voix bizarrement charlusienne:

- Embrassons-nous, Hubble, embrassons-nous!

- Décidément, dis-je en riant, je suis le seul à garder mon sang froid à cette table.

- Ben voyons! se moque gaiement Hubble.

- Allez, dis-je à la cantonnade. Un nouveau tour de table consacré à Hubble. C'est sa soirée, après tout, non? A toi de commencer, Marco.

- Hubble, dit Marco avec gravité et sans en penser un mot, est un pur génie!

- Hubble est un véritable anarchiste, dit Durruti.

- Hubble, dit l'amie de Durruti, il sait parler aux femmes.

- Hubble est un grand écrivain, dit Volga.

- Attendez, dis-je. Tout monde parle en même temps, ce n'est plus un tour de table si personne ne respecte le sens des aiguilles d'une montre! Vraiment, le temps est hors de ses gonds...

- *Hamlet!* rugit Hubble pour montrer qu'il a reconnu la citation.

- Tonio, c'est à votre tour, dis-je. Que représente Hubble pour vous?

- Hubble, pour moi, dit calmement Calamar, c'est un parcours fléché.

- Comment ça? dis-je.

- Tu te souviens Pierre?

- Bien sûr! dit Hubble.

- Racontez-nous, dis-je à Calamar, c'est intéressant.

- Il est ignoble! ponctue Marco qui n'a plus besoin de préciser qu'il parle de moi.

- C'était en 1968, poursuit Calamar. A l'époque, Pierre et moi avions une maîtresse commune. Elle a décidé de nous faire nous rencontrer. C'était compliqué parce que mes parents ne devaient pas le savoir, j'étais très jeune et Pierre avait une réputation sulfureuse. Il est venu à la maison, clandestinement, en pleine nuit, enlevant ses chaussures pour ne pas faire de bruit. J'avais disposé des flèches partout pour qu'il trouve ma chambre dans l'obscurité. On a beaucoup parlé. Voilà, c'est tout ce que j'ai à dire.

- Allez, il ne reste plus que toi qui ne nous as pas dit ce que tu penses de Hubble, fait Marco.

- Je ne peux pas répondre, dis-je, je ne l'ai pas encore lu. Je passe mon tour. Hubble, qui est le seul à connaître la vérité, éclate de rire.

- Il est abject! concluent en chœur Marco et Daphné.

Stéphane Zagdanski